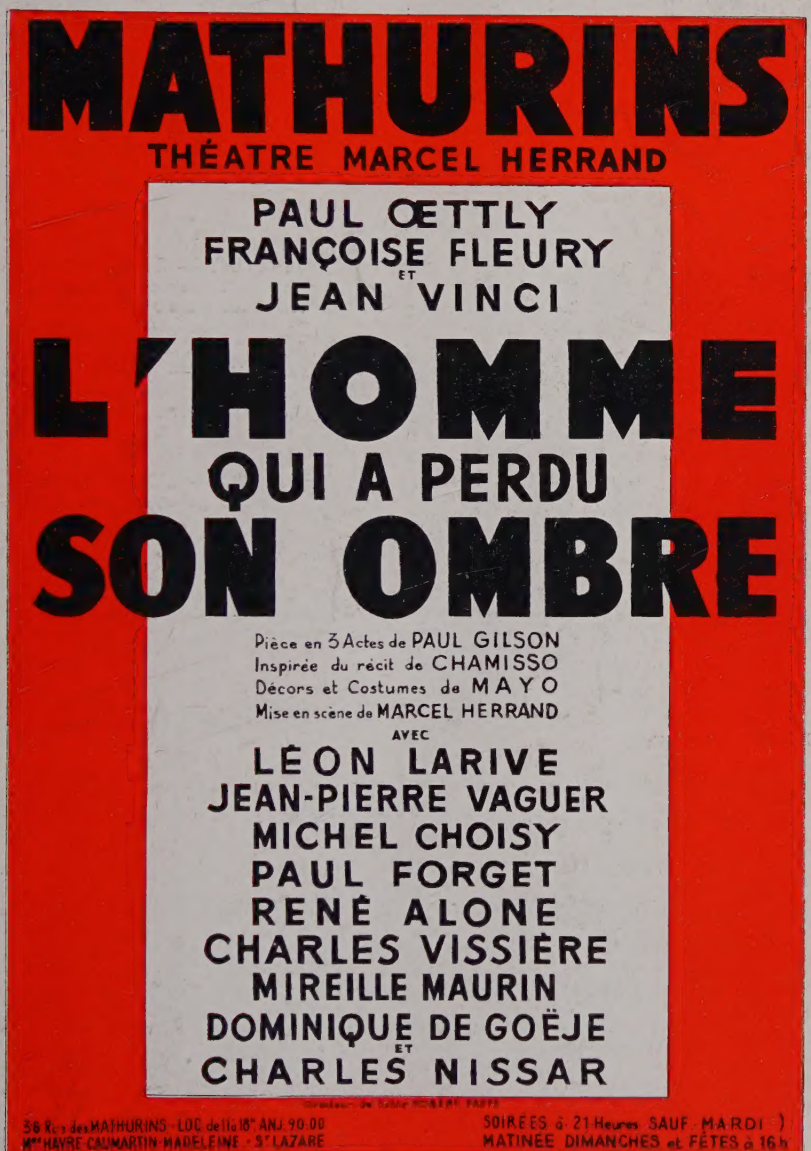
Illinois U Library

NUMÉRO 147

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE



Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Le cheval L'enfant

Peter Mirolus

Peter Lisbeth

1 MIROLUS. — *La vérité sort de la bouche d enfants. Voici le cheval! Voilà le chev isabelle.* (ACTE I.)

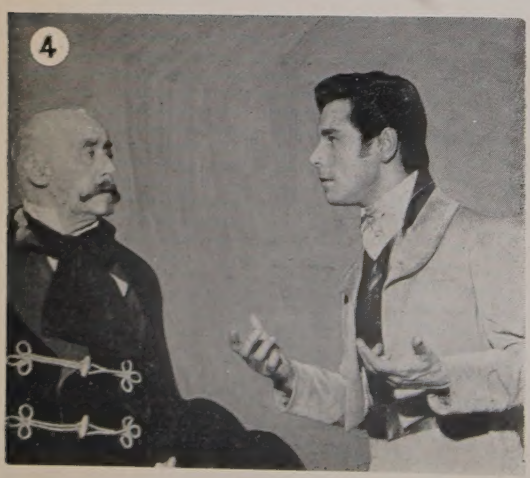
2 MIROLUS. — *Cette bourse vous suffira pour ouvrir une banque et payer à guiche ouverts.* (ACTE I.)

3 LISBETH. — *Tu parles exactement comme tu avais peur de ton ombre.* (ACTE II.)

4 VAN RISLER. — *Que celui qui ne porte p d'ombre ne s'expose pas au soleil.* (ACTE II

5 MATHIAS. — *Mon cygne noir bat de l'aile ferme son col pour la dernière fois.* (ACTE II

Van Risler Peter



Mathias l'ombroma

L'HOMME QUI A PERDU SON OMBRE

Pièce en 3 actes et 2 intermèdes
de PAUL GILSON
inspirée du récit de CHAMISSO
(version nouvelle)

à Marcel HERRAND

Cette œuvre a été représentée pour la première fois à Paris, le 2 octobre 1953 au Théâtre des MATHURINS, dans une mise en scène de MARCEL HERRAND, des décors et costumes de MAYO et avec la distribution suivante :

(par ordre d'entrée en scène)

Dr Mirolus ..... *Paul ŒTTLY*
Le valet ..... *Robert FRETEL*
Rudolf Bendel, intendant ..... *Michel CHOISY*
Un enfant ..... *Patrick MAURIN*
Le baron Vortex ..... *Charles VISSIERES*
Lisbeth Mollinger ..... *Françoise FLEURY*
Thomas John ..... *René ALONE*
Peter Schlemihl ..... *Jean VINCI*
Un enfant ..... *Yves MAURIN*
Van Risler aîné, peintre ..... *Paul FORGET*
Mathias, l'ombromane ..... *Jean-Pierre VAGUER*
Colonel Mollinger ..... *Charles NISSAR*
Première ombre ..... *Dominique de GOEJE*
Deuxième ombre ..... *Mireille MAURIN*
Le Bourgmestre ..... *Léon LARIVE*

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1953 by Paul GILSON.

Supplément au N° 407 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

PRÉSENTATION

par ALEXANDRE ARNOUX, *de l'Académie Goncourt.*

J'IMAGINE que le mythe de l'homme qui perd son ombre a toujours hanté la cervelle des poètes. Mais le premier, à ce que je crois, qui lui ait donné consistance, qui l'ait inséré dans un personnage vivant, dans un récit articulé, c'est Chamisso.

Ecrivain singulier que le père de *Peter Schlemihl*. Né en France, un peu avant la Révolution, ses parents émigrent en Allemagne, et il y passe son existence. Il représente, avec La Motte-Fouqué, auteur d'*Ondine*, ce romantisme mi-français mi-allemand qui a tant de charme. On a dit qu'en peignant son héros incomplet, séparé de son ombre, il avait symbolisé, inconsciemment peut-être, son propre destin, l'incertitude et l'angoisse d'une vie tiraillée entre deux patries, d'une âme à laquelle se refuse la plénitude. La Motte-Fouqué, lui aussi, raconte les impossibles amours d'une fille des Eaux et d'un chevalier. Gérard de Nerval, quoique purement Français, continue la tradition de ces douloureux inadaptés. Et Giraudoux, si proche souvent de Nerval, a emprunté et retrouvé le thème d'*Ondine*... On pourrait épiloguer longtemps sur cette jonction, aux bords du Rhin, de la ligne claire et de la brume argentée, de l'expression classique et de la rêverie romantique. Le résultat a quelque chose d'inexprimablement mélancolique et diapré.

Et voici que, comme Giraudoux avait repris hier *Ondine* à La Motte-Fouqué, Paul Gilson, aujourd'hui, s'empare de *Peter Schlemihl* et renouvelle son prédécesseur Chamisso. Ils ont eu raison tous les deux. Certains sujets, il faut que, tous les cent ans, on les débarrasse de leur croûte, on les polisse, on mette à jour leur ossature et on la recouvre d'une jeune chair, nourrie des sucs amers du siècle. Il y a plus de difficulté, d'efficacité et de mérite à réinventer qu'à inventer. Et cette rivalité avec un chef-d'œuvre usé, soutien terriblement dangereux, condamne à la réussite totale. Ni Giraudoux, ni, vous le constaterez bientôt, Paul Gilson, n'ont manqué le coche. Et vous remarquerez que ces contes, épousant la machinerie de leur temps, ont eu pour véhicule et forme, l'écriture, l'imprimerie d'abord, puis le théâtre et enfin, la radio.

Paul Gilson ne s'est pas borné à une adaptation littérale. Inspiré à l'origine de Chamisso, qui s'inspirait lui-même de légendes anciennes, il a travaillé sans lisières, ou, plutôt, il a laissé s'épanouir librement la fable en lui. Les personnages, l'atmosphère, les incidents lui appartiennent. Le diable, en conclusion, rend son ombre à Pierre enrichi et se convertit à la vertu. Le diable peut être tout ce que l'on veut, sauf athée. Quand Dieu pâlit, le Mauvais se décompose, il devient, déchéance suprême, humanitaire, pâle et nauséabond. Cet épilogue, qui convient si bien à notre époque, respire, malgré son apparence heureuse, le plus profond désespoir. C'est une trouvaille magique et maîtresse.

J'en ai assez dit. Montreur d'ombres invisibles et sonores, je frappe les trois coups. Le rideau du silence, ou des paroles oiseuses, se lève. L'action commence. Et vous allez entendre ce que vous allez entendre...

ACTE PREMIER

salon de réception de M. Thomas John. Kathleen Ferrier chante une des mélodies de l'Amour et la Vie d'une me, texte de Chamisso, musique de Schumann. Le rideau se lève sur les invités qui passent dans la pièce en continuant d'applaudir.

ISBETH. — Ho ! Je me suis piquée au doigt c cette épine de rose.

Thomas John arrête au passage un laquais qui tient un plateau chargé de rafraîchissements.

HOMAS JOHN. — Vite, un carré de taffetas ngleterre. Dites à l'intendant Bendel de rir chez l'herboriste de la Nuée-Bleue.

Mirolus sort un carré de taffetas, avec un geste de prestidigitateur.

IROLUS. — C'est superflu, monsieur Thomas n, mon pansement absorbera cette goutte sang comme le meilleur papier buvard.

Thomas John fait un signe au laquais qui se retire.

HOMAS JOHN. — Vous êtes très doué. Je prends que vous viviez d'illusions.

Mirolus fixe un carré de taffetas sur le doigt de Lisbeth.

ISBETH. — Je ne sais comment vous rercier.

IROLUS. — En écrasant du talon votre e... (*Il présente une autre rose avec une nce d'escamoteur*)... et en acceptant celle je suis heureux de vous offrir. La mienne ccordera mieux à votre charme. Elle a le vilège d'être sans épine.

Lisbeth accepte avec un sourire.

HOMAS JOHN. — Il est dommage que votre e ait été retenu, Lisbeth. Mais je vous saurais gré de faire les honneurs de cette collation.

Lisbeth suit le maître de la maison et présente des coupes à un groupe d'invités. Un enfant, qui n'a pas quitté des yeux Mirolus, s'approche de lui.

L'ENFANT. — Dis donc, monsieur, c'est toi le père Noël ?

MIROLUS. — Pourquoi, mon enfant ?

L'ENFANT. — Il y a longtemps que j'ai envie d'un traîneau.

MIROLUS. — Qu'à cela ne tienne ! Il suffit de déplacer ce fauteuil et tes vœux seront exaucés. (*Mirolus déplace un fauteuil, derrière lequel on découvre un traîneau.*)... Voilà le traîneau demandé !

L'ENFANT. — Non !... Pour moi ?

MIROLUS. — Traîneau spécial ! (*Des flocons de neige tombent.*) Et, s'il te plaît, il glissera pour toi sur la neige.

Le traîneau glisse hors de la pièce ainsi qu'un objet dans les films de dessins animés.

L'ENFANT. — Il part tout seul.

MIROLUS. — Quand il reviendra, ce sera pour t'apporter des marrons glacés.

L'enfant, d'abord ravi, se sent pris d'inquiétude et disparaît dans le salon voisin. Thomas John se détourne alors d'un invité pour retrouver Mirolus. Ce dernier, d'un geste, interrompt la chute de neige.

THOMAS JOHN. — Ah ! mon cher maître !...

MIROLUS. — Heu ! Heu ! Vous me flattez.

THOMAS JOHN. — Je rends hommage à vos dons.

MIROLUS. — Je les mets volontiers à votre service.

THOMAS JOHN. — Oui, oui, justement... je compte sur vous pour présenter vos meilleurs tours de prestidigitation à mes invités.

MIROLUS. — Quand il vous plaira, monsieur Thomas John. Le temps de disposer mes tablettes et je suis à vous. Vous savez que j'opère avec le minimum d'accessoires.

Ils se séparent : Thomas John se dirige vers le salon voisin, et Mirolus, afin de préparer son numéro, reste au fond de la scène.

LISBETH. — Monsieur l'intendant... verre de marasquin ou coupe de vin du Rhin ?

RUDOLF. — Vin du Rhin, s'il vous plaît... Mille remerciements, mademoiselle Mollinger.

LISBETH. — Il n'y a pas de quoi, monsieur Bendel. J'ai plaisir à vous obliger. (*On entend jouer doucement au piano :* Warum ? *un passage de* Fantasiestuck *de Schumann. Lisbeth change de ton et baisse la voix.*)... Rien de neuf, Rudolf ?

RUDOLF. — Rien, Lisbeth. Je n'ai rien pu savoir jusqu'ici. Plus Fanny demeure invisible, plus son père est impénétrable.

LISBETH. — M. Thomas John n'a pourtant pas l'air de fuir la société, puisqu'il organise cette réception.

RUDOLF. — A moins qu'il n'essaye de donner le change en feignant une tranquillité d'esprit qu'il n'a pas.

LISBETH. — A moins, Rudolf, que vous ne cherchiez toutes les raisons de vous persécuter par amour.

RUDOLF. — Que pensez-vous d'un armateur dont deux bâtiments sur trois viennent de faire naufrage et qui, presque aussitôt, déploie un faste pareil ?

LISBETH. — Je suppose qu'il a peut-être exagéré la valeur de ses bâtiments et qu'en le dédommageant, les assureurs se sont laissés prendre à son escroquerie.

RUDOLF. — En tout cas, Fanny n'était pas à bord de l'un ou l'autre de ces bateaux. Voici près d'un mois qu'elle a disparu.

LISBETH. — Son père prétend qu'elle aspirait au repos et qu'elle avait besoin de solitude à tel point...

RUDOLF. — A tel point qu'elle a négligé de lui laisser une adresse : à tel point que ni vous ni moi n'avons reçu le moindre message.

LISBETH. — Oui, Rudolf, je comprends. Mon inquiétude est pareille à la vôtre, et mes propres explications ne me rassurent point.

RUDOLF. — Je me demande si Peter Schlemihl sera plus heureux que moi. Mais réussira-t-il même à se faire engager ?

LISBETH. — Le frère de M. Thomas John lui a remis une lettre de recommandation.

RUDOLF. — Hum ! M. Thomas John est au méfiant qu'un gardien de prison.

LISBETH. — C'est la première fois q recevra Peter. Pourquoi se méfierait-il ?

Mirolus approche de Lisbeth et de Rud en feignant de jeter un coup d'œil à tablette d'illusionniste.

RUDOLF. — Attention ! J'ai l'impression c ce prestidigitateur a les oreilles aussi longu que les bras. (*Il pose sur le plateau la cou qu'il tenait à la main et reprend le même t qu'au début de la scène.*)... Délicieux ce à goût de silex et de violettes.

Thomas John entre : il échange un rego avec Mirolus et se dirige vers Lisbe et Rudolf.

LISBETH. — Alors, monsieur Bendel, enco une coupe ?

RUDOLF. — Oh ! Je ne veux pas abus mademoiselle Mollinger.

THOMAS JOHN. — La séance de presti gitation va commencer. Chère Lisbeth, auri vous l'obligeance de prévenir mes hôtes?

LISBETH. — Avec plaisir.

Elle sort.

THOMAS JOHN. — Dites-moi, Bendel, je me trompe pas ? Vous êtes bien intendant mon service ?

RUDOLF. — Il me semble, monsieur...

THOMAS JOHN. — Il me semble, moi, que rôle d'un intendant est de recevoir les invit de son maître et non de trinquer avec eux.

La sonnette de la porte d'entrée retenti

RUDOLF. — Je ne me serais pas permis...

La sonnette retentit de nouveau.

THOMAS JOHN. — Faites votre office (*Rudolf hésite avant de répondre et so Continuant à la fois pour Mirolus et po lui-même :*)... J'en ai assez. J'en ai - as - sez.

MIROLUS. — Je vous comprends, monsie Thomas John. La déférence est une quali perdue, et les serviteurs n'ont plus le mêm zèle qu'autrefois.

THOMAS JOHN. — Oui, je le chasserai. J' ai assez, et aussi de votre ironie. Et de vot air d'abonné au Sabbat. Le malheur est ent dans cette maison sur vos pieds de bouc.

MIROLUS, *doucement.* — Vous exagér monsieur Thomas John. Je n'ai pas envo vos bâtiments par le fond à coups de pied.

THOMAS JOHN. — Me direz-vous comme mes bricks ont été perdus corps et bie comment ils ont rallié la flotte des vaissea fantômes ?

MIROLUS. — Je suis prestidigitateur, n sorcier. Mais je peux vous expliquer pourq vous n'avez pas perdu le goût du luxe, av vos bateaux.

THOMAS JOHN. — Et pourquoi Fanny, ma
e, au lieu de recevoir ses amis, vit depuis
gt-neuf jours en recluse ?
MIROLUS. — Et pourquoi, grâce à moi, vous
rtez une bague en or à chaque doigt.
ulez-vous encore une montre, afin de noter
eure de vos remords ?

Un tour de passe-passe : Mirolus tient une chaîne et une montre en or, entre le pouce et l'index.

THOMAS JOHN. — Ordure !

Mirolus tend la montre à Thomas John.

MIROLUS. — Elle est à vous.

Thomas John saisit la montre et la jette violemment sur le parquet. L'enfant, qu'on avait vu précédemment, surprend la scène et s'approche.

L'ENFANT. — Tu l'as cassée exprès ?
THOMAS JOHN. — Elle m'est tombée des
ins.

L'enfant ramasse la montre et la remet à Thomas John.

L'ENFANT. — Le verre n'est même pas fêlé.
as de la chance !
MIROLUS. — Une chance de pendu.
THOMAS JOHN, *furieux et faussement pa-
nel.* — Va, mon petit.

L'enfant s'éclipse.

MIROLUS. — On voit bien que vous aimez
enfants.
THOMAS JOHN. — Je les adore. Et ma porte
toujours ouverte aux escamoteurs.

Rudolf Bendel introduit Peter Schlemihl et désigne Mirolus et Thomas John, avant de se retirer. Peter Schlemihl entre, prend Mirolus pour le maître de la maison et s'incline devant lui.

PETER. — M. Thomas John ?
MIROLUS. — Non... c'est monsieur... Mais
ci ma carte.
PETER. — Merci... (*Retournant la carte avec
nnement :*) Comment ? L'as de cœur ?
THOMAS JOHN, *désignant Mirolus.* — Un
sionniste. Il vous étonnera, s'il vous plaît
ssister au spectacle.

Mirolus s'incline et retourne à ses tablettes. Lisbeth revient avec un groupe d'invités qui prennent place pour la séance.

PETER. — Volontiers... Monsieur Thomas
n, si je ne me trompe pas.
THOMAS JOHN — Vous ne vous trompez
s... Quel est l'objet de votre visite ?
PETER. — On m'a dit que vous cherchiez
secrétaire. Et votre frère a bien voulu me
ommander à vous... (*Il cherche en vain la lettre de recommandation à Thomas John, lorsque Mirolus la lui remet en souriant.*)... Mon nom est Peter Schlemihl.

Thomas John prend la lettre sans l'ouvrir et désigne un fauteuil à Peter Schlemihl. On entend au loin, une sirène de paquebot.

THOMAS JOHN. — Prenez ce tabouret. Nous verrons plus tard votre affaire. (*A Mirolus :*) Enchanteur, à vous !

La plupart des invités sont assis, dès que Mirolus commence son boniment.

MIROLUS. — Mesdames, messieurs, je ne chercherai pas des colibris dans une bouteille d'encre ; je ne mâcherai pas des bouts de papier pour rendre des serpentins de couleur. Vous avez déjà vu trop de prestidigitateurs qui présentent la danse de l'assiette chinoise, ou qui font sortir une tourterelle d'un culot de pipe. Aussi, tranquillisez-vous, je n'exécuterai que trois tours, mais ces trois tours répondront aux vœux que trois spectateurs auront formulés. A tout seigneur, tout honneur... (*On entend encore, au loin, une sirène de paquebot.*)... Monsieur Thomas John, qu'attendez-vous de moi ?

THOMAS JOHN. — Une lunette d'approche.

MIROLUS. — De la part d'un armateur, un souhait pareil ne me surprend pas. Vous tenez à voir revenir de loin vos vaisseaux et le chant de la sirène vous inspire. Eh bien... (*Mirolus, d'un geste de la main droite, déploie une lunette d'approche. Il remet cet instrument à Thomas John et les invités applaudissent.*)... C'est au doyen des invités qu'il appartient, à présent, de manifester un désir. Monsieur le baron Mecislas Vortex, auriez-vous la bienveillance d'y songer ?

LE BARON, *gâteux.* — Heu... hé... heu... mais... Mon Dieu...

MIROLUS. — Monsieur le baron, je vous écoute.

LE BARON. — Oui... hé... hé... oui... mais... mais...

MIROLUS — Exprimez un désir, un désir, un seul : pour moi, c'est un ordre.

LE BARON, *se décidant.* — En ce cas... je sors beaucoup et j'aimerais trouver un modèle de plastron dont je ne serais pas obligé de changer chaque soir.

Mirolus dirige sa main de gloire vers la poitrine du baron.

MIROLUS. — Monsieur le baron est servi. (*S'approchant :*) Je vous offre un plastron composé comme un livre dont on tourne les pages et qui demeure ainsi d'une blancheur parfaite. Exemple ! (*Il feuillette les pages du plastron à la stupéfaction du baron. Les invités applaudissent. Mirolus s'adresse alors à l'enfant.*)... Et maintenant, au benjamin... mon enfant... (*Il agite ses deux mains serrées,*

comme s'il y cachait un objet.)... Qu'est-ce que j'ai dans les mains ?

L'ENFANT. — Des cailloux.

MIROLUS. — Non. (*Il agite à nouveau ses mains.*) Qu'est-ce que j'ai dans les mains ?

L'ENFANT. — De l'or ?

MIROLUS. — Non. (*Il agite une fois de plus les mains.*) Qu'est-ce que j'ai dans les mains ?

L'ENFANT. — Un cheval.

Mirolus marque un temps et regarde plus attentivement dans le creux de ses mains.

MIROLUS. — De quelle couleur ?

L'ENFANT. — Isabelle.

MIROLUS. — La vérité sort de la bouche des enfants. Voici le cheval. Voilà le cheval Isabelle.

En un tournemain, Mirolus fait apparaître un poney. Les invités applaudissent. Seul, Thomas John ne paraît pas s'intéresser au spectacle et lit machinalement la lettre de recommandation.

L'ENFANT, *déçu.* — Ce n'est pas un vrai.

MIROLUS. — Tu crois ? Il te réserve une surprise.

L'ENFANT. — Vous voulez m'empêcher de monter dessus ?

MIROLUS. — Pas du tout. Je te demanderai seulement de lui caresser l'encolure. Avec la paume de la main. Franchement. N'hésite pas !

On entend un hennissement. L'enfant flatte encore une fois l'encolure du cheval. Second hennissement.

THOMAS JOHN. — Emmène-le dans le jardin. Mon salon n'est pas un manège.

L'enfant emmène le cheval qui hennit pour la troisième fois.

MIROLUS. — Il ne me reste plus, mesdames, messieurs, qu'à vous remercier de votre attention. Trop heureux si j'ai pu vous plaire et vous divertir.

Les invités applaudissent.

PETER. — Monsieur Thomas John ?

THOMAS JOHN. — Ah ! oui... Monsieur Peter Schlemihl... je vous offre dix ducats par mois. D'accord ?

PETER. — Ravi d'entrer à votre service. En quoi consistera mon travail ?

THOMAS JOHN. — A toucher ce ducat d'avance, en attendant mes instructions. Je me dois encore à mes invités.

Il s'éloigne. Mirolus range ses accessoires. Peter Schlemihl fait quelques pas et tourne autour de l'illusionniste.

MIROLUS. — Qui cherchez-vous ? Ou que cherchez-vous ? Puis-je vous aider ?

PETER. — Je me présente : Peter Schlemihl. A qui ai-je l'honneur de parler ?

MIROLUS. — Mirolus. Docteur Mirolus.

PETER. — Docteur Mirolus. C'est un n d'emprunt.

MIROLUS. — Un nom à la fois vulgaire brillant. Il conviendrait aussi bien à fabricant de pâte dentifrice qu'à l'illusionn sans prétention que je suis.

PETER. — J'ai souvent vu des prestidi tateurs qui découvraient une omelette fond d'un chapeau melon. Mais faire ap raître un cheval en claquant des mains : c' presque un miracle.

MIROLUS. — Oh ! Après un tour pareil, ne vous recevrais même pas comme stagia à la Chambre syndicale de la Prestidigitati Si vous me connaissiez mieux, je vo étonnerais davantage. En quinze jours d' traînement, vous en sauriez plus que Rob Houdin.

PETER. — Je n'en demande pas tant. M votre numéro me ravit. Vous êtes vraime un escamoteur de premier ordre.

MIROLUS, *indifférent.* — Ah ! merci. Vo voyez, tout mon art tient dans ce foula Ah, ah ! j'oubliais... Voulez-vous me passer gratte-dos ?

PETER. — Je croyais que vous appeliez c accessoire une main de gloire. (*L'obj disparaît comme par enchantement.*)... Oh mais où est-elle ? Elle a disparu sous m yeux.

MIROLUS, *sortant un gratte-dos de son c* — Pff ! Un tour de passe-passe en passan Amusant, hein ?

PETER. — Magique.

MIROLUS, *ironiquement.* — Hé, hé, monsieu Schlemihl, vous parlez presque en connaisseu

PETER. — Je ne suis qu'un amateur. Ma l'aisance avec laquelle vous avez sorti un longue-vue de votre gilet m'émerveille encor Et, si vous acceptiez, je suivrais volontie des cours du soir avec vous.

MIROLUS. — C'est que je n'ai guère le temp

PETER. — Vous l'aurez : je suis moi-mêm obligé d'attendre la fin du mois.

MIROLUS. — Pourquoi ce délai ?

PETER. — Pour toucher mes appointement de secrétaire au service de M. Thomas John.

MIROLUS. — Je crois pouvoir vous assure que vous ne serez jamais secrétaire au servic de M. Thomas John.

PETER. — Comment ? Il me l'a promis.

MIROLUS. — Sans doute M. Thomas Joh s'engage-t-il parfois à la légère.

PETER. — Excusez-moi de vous démenti J'ai déjà touché d'avance un ducat.

MIROLUS. — Félicitations. De quoi trempe un croissant dans un bol de café au lait.

PETER. — Docteur, agréez-moi comme élèv et vous m'apprendrez à multiplier les peti pains.

MIROLUS. — Laissez-moi le loisir de réfléch et de saluer notre hôte.

Mirolus quitte la scène et Lisbeth ent par une autre porte. Peter Schlemi

lui saute au cou, la saisit sous les bras et la soulève, en la faisant joyeusement tournoyer sur place.

PETER. — Lisbeth !...

LISBETH. — Peter !... (*Peter l'embrasse.*)... ttention à mes boucles.

PETER. — Lisbeth, je t'aime.

LISBETH. — A qui parlez-vous, cher ami ?

Peter tourne la tête et feint de parler au reflet de Lisbeth qu'il aperçoit dans la glace.

PETER. — A toi, rien qu'à toi, Lisbeth ollinger.

Il se tourne encore et sourit à Lisbeth.

LISBETH. — Monsieur Peter Schlemihl, on ourrait nous entendre et je vous prierai de e dire « vous ».

PETER. — Vous ? Oh ! pardon, je vous dirai.. vous dirai que je t'adore et que je viens être engagé par M. Thomas John.

LISBETH. — Hurrah, Peter... je m'en réjouis our toi d'abord, pour Rudolf ensuite et...

PETER. — Et peut-être aussi pour Fanny... u diable si je ne la retrouve pas.

LISBETH. — Dieu t'entende, mais... (*Peter it sauter entre le pouce et l'index le ducat ue lui a remis Thomas John et le reçoit à lat sur la paume de la main.*)... A quoi ues-tu ?

PETER. — Mademoiselle Mollinger, dois-je ous le rappeler ? Vous avez devant vous un remier secrétaire.

LISBETH. — Oh ! Monsieur le premier secré- ire, excusez-moi. Dois-je me jeter respec- ueusement à vos pieds ?

Elle fait ironiquement une révérence.

PETER, *continuant la comédie.* — Relevez- ous, mon enfant, je ne suis pas inhumain. Je cevrai le colonel, ce soir, à six heures.

LISBETH. — Merci pour mon père. En etite ou en grande tenue ?

PETER. — En uniforme de gala. Qu'il oublie surtout pas de visser son monocle à œil gauche. Entendu ? J'y tiens beaucoup.

LISBETH. — Je supplierai mon père, au esoin.

PETER. — J'y compte. A six heures.

LISBETH. — Heure militaire. (*Elle éclate de re.*)... Ah ! Peter, s'il nous voyait...

PETER. — Il faudra bien qu'il nous voie un ur, sans nous donner la fessée à coups de at de sabre.

LISBETH. — En attendant, il vient d'acheter ne nouvelle panoplie. (*Soupirant :*) Il a la assion des armes...

PETER. — Surtout depuis qu'il a pris sa traite. Eh bien ! quand j'aurai des éco- omies...

LISBETH. — Que feras-tu ? Tu m'offriras un âteau en Espagne ?

PETER. — Ou ailleurs ; mais après avoir fait livrer une armure à ton père. Et quand il l'essayera, j'y mettrai un cadenas.

LISBETH. — Je doute qu'il nous accompagne à l'autel avec un heaume et une cotte de mailles.

PETER. — Alors, Lisbeth, conseille-moi. Comment pourrais-je le persuader ? Vois-tu, pour qu'il m'accorde ta main, je demanderais... (*Mirolus entre sur ces deux derniers mots.*)... Je demanderais des leçons de magie rose à monsieur.

Mirolus s'incline vers le couple.

LISBETH. — Oh ! Lui... Mais, au fait, pourquoi pas ? Je vous laisse.

Elle sort.

MIROLUS, *faisant allusion à Lisbeth.* — Mes compliments ! Vous ne regrettez certainement pas de m'avoir attendu.

PETER. — Vous me donnerez des leçons d'illusionnisme ?

MIROLUS, *sans répondre à la question.* — Oui... Votre compagne est charmante. Et si j'avais, mettons quarante ans de moins, je n'hésiterais pas à demander sa main.

PETER. — C'est aussi mon sentiment, docteur. Nous sommes fiancés, Lisbeth et moi, mais son père... Au fait, vous le connaissez peut-être ? Il a nom Mollinger...

MIROLUS. — Le colonel Waldemar Mollinger ?...

PETER. — ... Qui vit boulevard des Trois-Rois. Waldemar Mollinger refuse d'admettre dans sa famille un bachelier sans le sou.

MIROLUS. — Sans doute ignore-t-il, comme vous, que vous possédez un trésor et que vous êtes riche à millions.

PETER. — Vous vous moquez de moi ?

MIROLUS. — Nullement. Vous ne vous êtes pas demandé pourquoi je vous avais abordé ?

PETER. — Non, je ne pensais qu'à m'instruire de votre art, à pénétrer vos secrets.

MIROLUS. — Et moi, je voulais solliciter de vous une grâce.

PETER. — Au nom de Dieu ! Que puis-je pour un magicien dont le chapeau a l'air d'une corne d'abondance ? Vous devez dresser un banquet d'un coup de baguette, et vos poches sont plus bourrées de trésors que la caverne d'Ali-Baba.

MIROLUS. — Je n'ai jamais contemplé d'ombre pareille à la vôtre.

PETER. — Quoi ?

MIROLUS. — Je dis, monsieur Schlemihl, que votre ombre est superbe.

PETER, *croyant à une plaisanterie.* — Oh ! docteur, vous exagérez !

MIROLUS. — J'admire simplement cette ombre à laquelle vous ne prêtez aucune attention, que vous jetez avec mépris à vos pieds, cette ombre même que voilà.

PETER. — Je la mets où je peux. Où voulez-vous en venir ?

MIROLUS. — A ce projet dont je sais la témérité : vous avez sollicité des leçons. Je vous les donnerai gratuitement. Je vous offrirais même beaucoup plus si vous consentiez à vous défaire de cette merveille.

PETER. — Ainsi, vous me proposez...

MIROLUS. — Je vous propose de traiter avec moi... Je vous propose de me céder votre ombre...

PETER. — Avouez, docteur Mirolus...

MIROLUS. — Oui, oui, je devine votre pensée. Admettez donc que je suis un maniaque. Il y a des originaux qui collectionnent les boutons de culotte ou les dessous de plat à musique. Moi, je recueille les ombres.

PETER. — N'avez-vous point assez de la vôtre ? Quel marché me proposez-vous ?

MIROLUS. — Il n'est rien que je ne donne pour votre ombre. Rien à mes yeux, n'en peut égaler le prix. Rien. Me suivez-vous bien ?

PETER. — Je crains que non, docteur Mirolus. Et mon ombre vous suivrait encore moins que moi.

MIROLUS. — Vous êtes sceptique, évidemment. Je ne vous demande pourtant qu'une faveur : permettez-moi de ramasser votre ombre et de la mettre dans ma poche.

PETER. — Ah ! oui, la poche aux trésors.

MIROLUS. — Je ne vous le fais pas dire.

PETER. — Et si je ne suis pas trop curieux, comment opérerez-vous ?

MIROLUS. — C'est mon affaire. En échange, et pour vous prouver ma gratitude, je vous laisserai le choix entre plusieurs porte-bonheur.

PETER. — Hum ! Je ne crois pas beaucoup aux vertus du gris-gris ou aux bienfaits de la corde de pendu.

MIROLUS. — Me prenez-vous pour un charlatan de banlieue ? Je ne vous ferai cadeau que de talismans éprouvés, tels que la lampe d'Aladin ou l'armet de Mambrin. Vous savez... ce casque enchanté que convoitèrent tous les paladins de la chrétienté.

PETER. — Je n'ignore pas sa légende et je sais que le chevalier Renaud finit par le ravir au roi Mambrin pendant son sommeil. Aucun intérêt.

MIROLUS. — Vous oubliez qu'un tel casque rend celui qui le porte in-vul-né-rable. Aussi ne saurais-je trop vous recommander ce couvre-chef en période de guerre. On n'a pas fait mieux. Et j'en garantis l'authenticité.

PETER. — Merci. Je n'ai pas envie d'imiter Don Quichotte et de jouer les héros avec un plat à barbe sur la tête.

MIROLUS. — Alors, que diriez-vous de la mandragore ? Elle favorise l'amour et guérit la stérilité. Je vous remettrai cette racine avec l'attestation du sorcier qui l'a déterrée, à minuit, au pied d'un gibet.

PETER. — Inutile d'insister. J'ai des notions de botanique... Aujourd'hui, la mandragore n'est plus que l'atropa-mandragora, plante de la famille des solanées... en vente dans toutes les pharmacies. Je regrette, docte Mirolus, mon ombre n'est pas à vendre !

MIROLUS. — Monsieur Schlemihl, pardo nez-moi d'insister. Mais votre ombre est modèle qui manque encore à ma collecti Voyez-vous ? J'ai trop d'estime envers vo pour vous offrir les cinq sous dont le J Errant disposait par jour. Mais peut-être vo laisseriez-vous tenter par le tapis volant voleur de Bagdad.

PETER. — Vous pourriez me promettre soleil en guise d'épingle de cravate et je vo répondrais encore : non.

MIROLUS. — Songez qu'avec ce tapis d Mille et Une Nuits, vous vous déplaceriez votre gré dans les airs et vous verriez même lune de miel que Shéhérazade.

PETER. — Non, non et non.

MIROLUS. — Plus on me résiste et pl j'espère vaincre. Au besoin, je lâcherai proie pour votre ombre. Allons, j'aurai to essayé. Voici mon dernier atout.

PETER. — Quoi ? Cette bourse ? Elle a l'a d'une blague à tabac.

MIROLUS. — Ne vous fiez pas à son aspec Ne la prenez pas pour un sac de bazar, ferm grossièrement par des courroies. C'est bourse de Fortunatus.

PETER. — La bourse de Fortunatus !

Le docteur Mirolus soupèse la bourse o tintent les ducats, et la jette sur la tabl

MIROLUS. — Que M. Schlemihl daign l'examiner et vérifier son contenu.

Peter Schlemihl soupèse la bourse à so tour et l'ouvre, après avoir délié le courroies.

PETER. — Des pièces d'or... Dix double ducats.

Peter aligne dix pièces d'or sur le coi de la table.

MIROLUS. — Et encore dix... et toujours dix

PETER. — Prétendez-vous que cette bours est inépuisable ?

MIROLUS. — A n'en pas douter. Voilà mêm ce qui la caractérise. Elle tient aisément dan la doublure d'une lévite, et pourtant elle vou suffirait pour ouvrir une banque et payer guichets ouverts... Enfin... (*Il fait mine d fermer la bourse et de l'emporter.*)... Si pa hasard, vous changez d'avis...

PETER. — Vous partez, docteur ?

MIROLUS. — J'aurai, demain, un travail du diable et j'ai besoin de repos. Ecrivez-mo quand vous souhaiterez prendre une premièr leçon. Vous trouverez mon adresse dan l'annuaire des prestidigitateurs.

PETER. — Docteur Mirolus...

MIROLUS. — Monsieur Peter Schlemihl ?

Peter tend la main au docteur Mirolus.

PETER. — Marché conclu.

MIROLUS. — Vraiment ? Je n'osais plu

spérer. Je commençais à douter de votre
enir.

PETER. — J'ai réfléchi. J'accepte la bourse
Fortunatus.

MIROLUS. — En échange de votre ombre ?

PETER. — Oui. Tope-là.

MIROLUS. — Tope-là.

PETER. — Vous tenez à une ombre
homme ?

MIROLUS. — Essentiellement. Pourquoi ?

PETER. — J'ai un chien qui s'appelle Uhlan.
m'est très dévoué, mais il a peur de son
bre et ce serait un service à lui rendre...

MIROLUS. — Oh ! J'admets qu'un jour il
udra mieux acquérir l'ombre d'un chien
tôt que celle d'un homme. Mais nous
avons pas atteint à ce degré d'évolution.
rdonnant brusquement :) Avancez d'un pas !

PETER. — Par ici ?

MIROLUS. — Non, jusque là. Devant ce
andelier. Il me faut votre ombre portée, et
me très bien portée.

Il s'agenouille.

PETER. — Que faites-vous ?

Le docteur Mirolus sort une paire de ciseaux de sa poche et commence à découper l'ombre.

MIROLUS. — Ne vous occupez pas de moi.
ai l'habitude et je ne vous demande qu'un
stant. Ah ! Ah ! Attention. Pas de nervosité.
bougez plus, s'il vous plaît.

PETER. — Mais pourquoi vous agenouillez-
us ?

MIROLUS. — Par commodité. Pour découper
tre ombre avec ces ciseaux de tailleur...
adressant à Peter, sans interrompre son
nège :) Inutile de trembler. Immobile.
mobile. Il n'y a rien à craindre, absolument
en. Vous serez opéré sans douleur.
adressant à Peter :) Vous jurez de respecter
contrat ?

PETER. — Juré !... C'est fini ?

Le docteur Mirolus roule comme un tapis l'ombre qu'il vient de découper et la glisse dans la poche de sa lévite râpée.

MIROLUS. — F-I FI ! N-I NI ! FINI !

PETER. — Vraiment ? Vous emportez mon
bre ?

MIROLUS. — Avec joie. Elle est d'une légè-
té unique. Au revoir, monsieur Schlemihl.
iant brusquement :)... Ha !

PETER. — Qu'est-ce qui vous fait rire ?

MIROLUS. — Un tic. Ne m'en veuillez pas.
haque fois que je conclus une affaire, ha !
!... c'est plus fort que moi, je ris. Au revoir.

PETER. — Au revoir.

MIROLUS, *s'éloignant.* — Ha ! ha ! ha !

Rudolf entre par une autre porte.

RUDOLF, *tristement.* — Bravo, Peter, tu ne t'ennuies pas à ce qu'il paraît.

PETER. — Pas du tout, mais qu'as-tu, Rudolf ? Réjouis-toi plutôt.

RUDOLF. — Je n'ai vraiment pas sujet de me réjouir.

PETER. — Comment ? Plus que jamais, tu peux garder l'espoir de revoir Fanny.

RUDOLF. — J'en doute et particulièrement depuis une minute.

PETER. — Ecoute-moi donc. Je viens d'être admis par M. Thomas John en qualité de secrétaire.

RUDOLF. — Et moi d'être renvoyé sans explication par ses soins.

PETER. — Tant mieux. Je n'aurai plus le moindre scrupule à t'engager à sa place.

RUDOLF. — Es-tu devenu fou ? Ou bien...

PETER. — Non, Rudolf, je suis devenu riche.

RUDOLF. — Qu'arrive-t-il ? Tu viens de toucher un héritage, de gagner à la loterie ou de découvrir un trésor ?

PETER. — Je viens simplement de traiter une affaire, une affaire d'or, et M. Thomas John sera servi par un secrétaire millionnaire.

RUDOLF, *sifflant d'admiration.* — Hé, bé ! (*Saisi par le doute :*) Pince-moi !

PETER. — Voilà. (*Il pince au bras Rudolf qui grimace.*) Tu ne rêves pas.

RUDOLF. — Soit. Tu as préparé ton plan ?

Thomas John entre : il surprend la conversation sans que Peter et Rudolf soupçonnent sa présence.

PETER. — Primo, je te garde comme intendant ; secundo, j'épouse Lisbeth ; tertio, je délivre Fanny. Conclusion pratique...

THOMAS JOHN, *explosant.* — Vous prendrez l'escalier de service pour sortir. J'ai toujours eu horreur des espions.

Peter et Rudolf, revenus de leur surprise, se regardent entre eux.

PETER, *ironiquement.* — C'est votre dernier mot, monsieur Thomas John ?

THOMAS JOHN. — Le tout dernier.

RUDOLF. — Vous le regretterez.

THOMAS JOHN. — Je ne le crois pas.

PETER. — Rudolf, M. Thomas John a raison...

RUDOLF. — Quoi ? Peter, que me chantes-tu là ?

THOMAS JOHN. — Filez. Ouste, ou j'appelle mes gens.

PETER. — Inutile de déranger la dame du vestiaire. Tenez, voici, mon brave. (*Il ouvre la bourse de Fortunatus et jette aux pieds de Thomas John une poignée de ducats.*)... Et gardez la monnaie !

RIDEAU

PREMIER INTERMÈDE

On entend successivement deux voix de femmes et une voix d'homme derrière le rideau : — Que Monsieur prenne garde, il a perdu son ombre ! — Jésus Maria ! le pauvre homme n'a point d'ombre ! — Les honnêtes gens ont coutume de prendre leur ombre avec eux surtout quand ils vont au soleil !

Au loin, deux enfants crient tour à tour : — Hou ! Hou ! — Hou ! Hou !

Peter Schlemihl arrive en courant, par la gauche. Il se colle, essoufflé, contre le mur. Les deux enfants qui le poursuivaient ne devinent pas sa cachette et se bousculent. L'un d'eux laisse tomber des pierres de son tablier.

PREMIER ENFANT. — Fais attention !

LE SECOND. — Dépêche-toi donc !

LE PREMIER. — Oh ! toi, depuis qu'on t'a donné un poney, tu te crois forcé de galoper.

LE SECOND. — Toi, ta mère aurait bien dû t'acheter des bottes de sept lieues.

LE PREMIER. — Aide-moi plutôt à ramasser mes cailloux.

LE SECOND. — En voilà un pointu ! Tends ton tablier ! Hop !

LE PREMIER. — Attends ! Je tiens le plus beau ! un silex !

LE SECOND. — Ça suffit ! Viens ! On va rater le désombré.

LE PREMIER. — Penses-tu. Je l'ai vu filer par la ruelle des Innocents.

LE SECOND. — Si seulement on avait des lance-pierres ! Quelle fête !

Ils disparaissent au pas de course. Peter regarde dans la direction qu'ils ont prise : il marche vers le rideau de scène qu'il écarte et referme aussitôt. Tourné face au public, il entend la conversation qui s'engage entre trois commères invisibles.

Mme HITZIG. — C'est effrayant, madame Hartung. Nos enfants ne sont plus en sûreté

Mme HARTUNG. — Madame Hitzig, à qui le dites-vous ?

Mme KAUFMANN. — Du temps de Maximilien on n'aurait pas laissé un étranger baguenauder sans ombre.

Mme HARTUNG. — Vous avez raison madame Kaufmann. Quand une ombre est pâle, il y a de la mort dans l'air.

Mme HITZIG. — Et quand il n'y a pas d'ombre du tout ?

Mme HARTUNG. — Celui qu'on traite comme un homme pourrait bien n'être qu'un revenant.

Mme HITZIG. — Mais il n'attend pas la nuit pour sortir.

Mme HARTUNG. — Justement. Il n'en est que plus dangereux.

Mme HITZIG. — Madame Hartung, madame Kaufmann, qu'allons-nous devenir ?

Mme KAUFMANN. — Pour commencer, vous pourrez parier que la mayonnaise tournera dans les bols.

Mme HARTUNG. — Et ceci n'est rien. Mais l'avez-vous remarqué, l'eau des fontaines a déjà un goût de soufre.

Mme HITZIG. — C'est pourtant vrai.

Mme KAUFMANN. — Et vous me comprendrez mieux quand vous saurez qu'Otto, le couvreur, est tombé du toit.

Mme HARTUNG. — Il ne faudrait pas s'étonner si demain les enfants naissaient rayés comme des zèbres.

Mme KAUFMANN. — Oui, madame Hitzig, il est temps d'agir.

Mme HITZIG. — Mais que faire ? Que faire ?

Mme KAUFMANN. — Ecoutez. D'abord — mais là-dessus : motus ! — vous répéterez avec moi la formule : « Baryolas - Lagaz atha cabyolas - Samahac et famyolas - Harrahya ! »

Les voix s'éloignent. En apercevant des promeneurs qui se dirigent vers lui, Peter Schlemihl se cache.

LE BARON. — ... Et si votre ombre vous ittait brusquement pour entrer à l'Estaminet la Bohême ?

THOMAS JOHN. — Où voulez-vous en venir ?

LE BARON. — Au syndic. Nous avons un voir de notables à remplir. Je voudrais que, us et moi, nous alertions le syndic.

THOMAS JOHN. — Pourquoi le syndic ? Il ntrôle le recensement des citoyens ; pas lui des ombres. Il vous renverra au Bureau s objets perdus.

LE BARON. — J'apprécie votre sang-froid. us ne bougeriez pas pour assister au repas n aigle à deux têtes et vous ne feriez pas détour pour voir une licorne au Jardin s Plantes.

THOMAS JOHN, *assez sèchement.* — A vous tendre, on croirait que le loup-garou hurle x portes.

LE BARON. — Evidemment. Il ne s'agit pour nstant que d'un inconnu qui hante la ville midi, sans laisser l'ombre d'une ombre. Oui, en sûr, quoi de plus naturel ? On ne prend s les guêpes avec du vinaigre ; on n'attrape s encore les ombres avec des filets à papillons et vous me direz qu'il n'y a pas de quoi larmer. Mais j'ai lu, moi, le « Livre des odiges » de Théobald, et, qui plus est, je i relu la nuit dernière. Et je sais que des énements insignifiants en apparence enndrent le plus souvent cataclysmes et rreurs. La comète de safran qui fulgura dans ciel en 1527 ne dura qu'une heure et quart, le n'en provoqua pas moins les méfaits des rcs en Hongrie, la famine en Souabe et les ondations en Zélande.

THOMAS JOHN. — Et le vin de la Comète ! prétend qu'il n'avait pas son pareil. Mais, rieusement, cher baron, quel rapport...

LE BARON. — Vous admettrez à vos dépens e les ombres ne sont pas perdues pour tout monde. Et vous verrez comment elles rment des nuées noires qui crèvent ensuite averse de sang.

THOMAS JOHN. — Compris ! Je me ferai briquer un parapluie.

LE BARON. — Je vous le garantis : si cet anger sans ombre a l'audace de rôder dans tre quartier, je décrocherai le mousquet de on aïeul de Terre-Rouge et moi, baron cislas Vortex, tout goûteux que je sois, je tendrai d'une décharge à travers le corps. *reprend son souffle.*) En attendant...

THOMAS JOHN. — Je vous invite à boire un op d'orgeat. Inutile d'ameuter la foule et d'appeler le garde. On ne sonne plus le tocsin à votre âge.

Ils quittent la scène. Le baron fait un faux pas et Thomas John le retient de justesse.

LE BARON. — Ho !

THOMAS JOHN, *dans la coulisse.* — Attention, cher baron, vous êtes surmené ! Vous alliez glisser sur une peau d'orange.

Peter quitte le portant de droite contre lequel il s'était dissimulé. Suivant du regard Thomas John et le baron qui s'éloignent, il arrive au milieu de la scène. Face au public, il entend une voix qui s'élève dans la salle, celle de :

MIROLUS. — La charité, s'il vous plaît ! (*Il chante sans accompagnement :*)

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la Grande Misère
Du pauvre Juif Errant
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux.

Sur ce dernier vers, il entre en scène. Avec son couvre-chef, ses lunettes noires, son cache-nez, on ne distingue pas ses traits.

— Ayez pitié d'un pauvre aveugle !

Peter ouvre la bourse de Fortunatus, en sort une pièce d'or et la donne au mendiant.

PETER. — A vous. Tenez, mon brave !

Mirolus mord d'abord la pièce. Il soulève ensuite ses lunettes et les faisant tenir sur son front, le faux aveugle considère tour à tour le ducat et Peter en éclatant de rire.

MIROLUS. — Ha ! ha ! ha ! Monsieur Peter Schlemihl, que de bonté ! Ha ! ha ! ha !

Le visage de Peter exprime l'angoisse, et dans l'obscurité qui tombe à l'avant-scène on entend Mirolus qui termine la complainte :

Messieurs le temps me presse
Adieu la compagnie
Grâces à vos politesses
Je vous en remercie
Je suis trop tourmenté
Quand je suis arrêté.

Un orgue de Barbarie reprend, au loin, l'air du Juif Errant.

RIDEAU

ACTE II

Dans l'hôtel de Peter Schlemihl, une pièce avec baie donnant sur la terrasse du parc.

LISBETH. — Pourquoi non ?

PETER. — Désolé, Lisbeth, mais je n'ai pas le temps.

LISBETH. — Tu ne refusais jamais une promenade, avant que nous habitions dans le même quartier.

PETER. — Précisément. Je n'ai plus toute la ville à traverser pour te voir.

LISBETH. — C'est dit ? Tu ne veux pas m'emmener au concert du Kursaal ?

PETER. — Le chef tzigane me déplaît, avec son œil de velours noir et ses accroche-cœur.

LISBETH. — Tu lui tourneras le dos. Tu me regarderas, en buvant un café mélange.

PETER. — Ici, je ne suis pas distrait par la musique et je peux te contempler beaucoup mieux.

LISBETH. — Quand nous nous marierons, tu seras bien obligé de sortir pour me conduire à l'église ?

PETER. — Oublies-tu que j'ai fait aménager une chapelle et que la cérémonie aura lieu dans l'intimité ?

LISBETH. — Si je ne te connaissais pas, Peter, je croirais que tu fuis le monde et que tu l'as pris en horreur.

PETER. — Je le déteste, avec tous ses chuchotements et tous les regards que des inconnus jettent sur vous.

LISBETH. — Tu ne les remarquerais plus, si tu t'occupais de moi davantage, au lieu te t'inquiéter des passants.

PETER. — N'insiste pas. J'ai d'autres raisons pour préférer mon intérieur à la foule.

LISBETH. — Tu parles exactement comme si tu avais peur de ton ombre.

PETER, *violemment.* — Non. Vraiment non ! (*Essayant d'ironiser sans conviction :*) — Non, je crains plutôt les coups de soleil.

LISBETH. — Reste donc enfermé. Mais je t'avertis : tu finiras par prendre un teint de figure de cire. Et je ne veux pas épouser u mannequin.

PETER, *levant le doigt comme s'il allait gronder.* — Lisbeth, je vais tout t'avoue J'attends ce soir deux visites.

LISBETH, *jouant l'indifférence.* — Ah Lesquelles ?

Peter ouvre la porte : il découvre Va Risler qui s'apprêtait à frapper s'incline.

PETER. — Celle de monsieur, d'abord.

LISBETH. — Bien joué, et ensuite ?

PETER. — La tienne.

Il lui baise la main. Lisbeth sort.

VAN RISLER. — Il ne s'agit pas d'un erreur ?

PETER. — J'espère que non, monsieur...

VAN RISLER. — Van Risler. N'est-ce pa plutôt mon neveu que vous souhaitez voir ?

PETER. — Votre neveu ?

VAN RISLER. — Le joaillier, Van Risle cadet.

PETER. — Je ne savais pas qu'il y eût u tel choix de Van Risler. C'est le peintre qu m'intéresse.

VAN RISLER. — Ah ! parfait. Mais il y a deu peintres qui portent le nom de Van Risler Ulrich, dit le Trembleur, pour le frémissemen de son dessin, et Andréas, le Strict, ains baptisé pour la rigueur de son trait.

PETER. — Etes-vous le Strict ou l Trembleur ?

VAN RISLER. — Ni l'un, ni l'autre. O m'appelle habituellement Van Risler Aîné.

PETER. — Enfin, oui ou non, êtes-vou peintre ?

VAN RISLER. — Et même peintre officiel. E lauréat du Salon des Quatre Saisons.

PETER. — Un maître, en somme ! Et vou pouvez représenter une image avec tant d vérité qu'elle a l'air vivante ?

VAN RISLER. — Evidemment ! Quand vous rez vu mon dernier tableau, vous n'hésiterez us. Je l'ai peint l'hiver passé. Il figure un rafon d'eau-de-vie de prune et sa ressem-ance est telle que les mouches s'y sont sées aux premiers jours de l'été.

PETER. — Maître, je m'incline. Il ne reste us qu'une question à régler.

VAN RISLER. — Suis-je indiscret en vous mandant laquelle ?

PETER. — Il faut justement que vous me omettiez la plus entière discrétion.

VAN RISLER. — Vous ne songez pas à me mmander une œuvre galante ? En ce cas, je us préviens, les Van Risler ne donnent oint dans la grivoiserie.

PETER. — A vous voir, je l'aurais juré... assurez-vous, monsieur le Professeur. Je udrais simplement savoir si vous pourriez eindre une ombre à un homme qui aurait rdu la sienne ?

VAN RISLER. — Une ombre portée ?

PETER. — Oui, celle qui se couche au soleil.

VAN RISLER. — Mais par quelle négligence par quelle distraction votre homme a-t-il aré son ombre ? En avez-vous idée ?

PETER. — Oui, oui, puisqu'il s'agit de... (*Se prenant :*) d'un de mes amis, le meilleur ême. Avez-vous déjà visité la Russie ?

VAN RISLER. — Oh non ! Je suis trop sujet x rhumes de cerveau.

PETER. — Tremblez donc, monsieur le ofesseur. C'est par trente-neuf degrés sous ro que mon ami dut renoncer à son ombre.

VAN RISLER. — Pourquoi ? Elle était gelée ?

PETER. — Et si fortement qu'il fut impossible l'arracher à la terre. Elle y restait collée. sans doute s'y trouve-t-elle toujours.

VAN RISLER. — J'en suis désolé pour votre ni, mais je n'y peux rien.

PETER. — Si. Lui peindre une ombre stiche.

VAN RISLER. — Ouais ! S'il fallait imiter une mbre de moustache, à la rigueur. Au besoin, simulerais une plantation de cheveux sur crâne d'un chauve. Mais une ombre stiche ! Elle ne résisterait pas au moindre ouvement. Non, voyez-vous, en réfléchissant problème, il n'y a qu'une solution.

PETER. — Il y en a donc une. Il suffit qu'il en ait une et mon ami n'hésitera pas devant dépense. Et vous emporterez dans votre che un diamant de la grosseur d'un œuf pigeon. Cette solution ?

VAN RISLER. — Ne vaut pas cher, hélas. ssi, je vous la donne gratis.

PETER. — Et c'est...

VAN RISLER. — Que celui qui ne porte pas mbre, ne s'expose pas au soleil : voilà le us raisonnable et le plus sûr.

PETER. — Et je n'y pensais pas. Mais c'est sagesse même... Au fait, monsieur Van sler, vous habitez...

VAN RISLER. — ... Un atelier où je vous rde une toile, au 13, rue du Bain...

PETER, *brusquement.* — Un bain où je vous envoie.

VAN RISLER, *croyant avoir mal entendu.* — Excusez-moi... je...

PETER. — Il n'y a pas de quoi.

VAN RISLER, *vaguement inquiet.* — Je trouverai le chemin.

Van Risler croise Rudolf et répond à son salut, sans mot dire. Il jette un coup d'œil à l'ombre de l'intendant qui se profile sur le tapis et dévisage Rudolf, avant de partir.

RUDOLF. — Tu favorises les beaux-arts ?

PETER. — Je n'en suis qu'à ma première tentative.

RUDOLF. — As-tu vu le père Van Risler ? Il m'a dévisagé comme s'il allait faire mon portrait.

PETER. — Rassure-toi, Rudolf. Il ne peint que des natures mortes.

RUDOLF. — Alors, tu lui fourniras un sujet. Tu restes enfermé depuis si longtemps qu'on te confond avec le décor. Le vieux t'a pris pour un meuble.

PETER. — Ah ! Non. Je connais le refrain. Mais il est trop tard pour me proposer de marcher jusqu'à l'Orangerie ou d'écouter la chorale des brasseurs à la Montagne Verte.

RUDOLF. — Etonnant.

PETER. — Qu'y a-t-il là d'étonnant ?

RUDOLF. — Ton cas. Avant toi, je n'avais jamais fréquenté de séquestré volontaire. Et j'en suis d'autant plus surpris que tu ne tenais pas en place autrefois.

PETER. — Rudolf, à ton avis, qu'est-ce qui caractérise un ami ?

RUDOLF. — La fidélité.

PETER. — Et un intendant ?

RUDOLF. — La discrétion.

PETER. — Reste donc à la fois le meilleur intendant et le meilleur ami.

RUDOLF. — Je ne vois pas en quoi ma discrétion et ma fidélité t'empêcheraient de sortir. Et je te prie de sortir avec moi dès demain matin.

PETER. — Pour l'amour du ciel ou par la peur du diable, écoute-moi. Je ne peux pas, je ne veux pas sortir. Cet or t'aidera mieux que moi dans ton entreprise.

RUDOLF. — Hélas, je n'ai plus maintenant le moindre espoir de revoir Fanny.

PETER. — Tut, tut ! Je connais tes crises de pessimisme. Explique-moi pourquoi tu cèdes au découragement ?

RUDOLF. — Je viens de rendre une dernière visite à la villa de M. Thomas John.

PETER. — Le palais aux neuf colonnes de marbre ? Et comment ce cher M. Thomas John t'a-t-il accueilli ?

RUDOLF. — Lui ? Parti ! Disparu ! La foudre a dû s'abattre sur sa maison. Chaque pièce était coupée comme un décor de théâtre.

PETER. — Es-tu sûr que tu ne viens pas de

dormir et de sortir, à ton insu, d'un cauchemar ?

RUDOLF. — Je sors d'un cauchemar, mais les yeux ouverts. Ouverts, m'entends-tu ? Comme les yeux peints au milieu des tableaux de famille... et les yeux grands ouverts de la famille John me surveillaient, pour la dernière fois, dans leurs cadres d'or.

PETER. — Réfléchis un peu ! M. Thomas John fera transporter ses meubles et, pour un ducat, les déménageurs te confieront son adresse. Il n'est pas homme à laisser pousser l'herbe entre les rainures des parquets, ou le chèvrefeuille envahir les lustres.

RUDOLF. — Mon cher Peter, il ne reste plus un lustre aux plafonds de sa demeure. Et le plus beau de tous avec ses torsades et ses godets de couleur, t'en souviens-tu ?

PETER. — A merveille. Il me plaisait beaucoup. Je le trouvais charmant comme une fête foraine.

RUDOLF. — Eh bien, la fête est finie et le lustre de Venise est réduit en poussière de cristal. Je n'ai découvert qu'un souvenir intact.

Il fouille dans sa poche et sort un objet.

PETER. — Quoi donc ?

RUDOLF, *faisant jouer le déclic d'une boîte à musique qui moud un air désuet.* — Cette boîte à musique, avec au dos du couvercle, un médaillon de Fanny.

Un temps. Le temps qu'il faut pour que la boîte à musique achève sa romance.

PETER. — Décidément, nous voilà logés à la même enseigne.

RUDOLF. — Hum ! crois-tu ? Sans être envieux, je changerais bien mon sort pour le tien.

PETER. — Je ne veux pas te détromper, mais... (*Il lui vient une idée.*) A propos... mais oui, toi, tu dois savoir. Le docteur Mirolus...

RUDOLF. — Le docteur Mi... ? De qui parles-tu ?

PETER. — Du prestidigitateur qu'avait engagé Thomas John !

RUDOLF. — Ah ! le vieillard qui portait des bottes à la hongroise !

PETER. — Etait-il intime avec ton patron ?

RUDOLF. — Il le voyait pour la seconde fois le jour où tu l'as rencontré.

PETER. — Et la première fois ? Te rappelles-tu la date à laquelle l'armateur a reçu ce docteur Mirolus pour la première fois ?

RUDOLF. — Avec précision. C'était le lendemain du naufrage du « Frivole » et de « L'Inconstant ». Propriétaire : M. Thomas John...

PETER. — Curieux.

RUDOLF. — ... Et la veille du dimanche où Fanny s'est brusquement décidée à partir sans souffler mot.

PETER. — Vraiment curieux.

RUDOLF. — Curieux ou non, sa tête ne revenait pas. J'en ai fait la remarque à Lisbeth. Mais pourquoi cet épouvantail préoccupe-t-il ?

PETER. — Pour rien... simplement... l'inviterais volontiers. As-tu rapporté l'A*nuaire des Artistes ?*

RUDOLF. — Je suis un intendant modèle : cet annuaire est depuis hier soir à portée ta main. (*Prenant l'annuaire sur un guéridon.*) J'en avais besoin pour convoquer tes olibri

PETER. — Veux-tu chercher l'adresse Mirolus ?

RUDOLF. — A la lettre M... m...Mac Mich Mitonnet, Mirolus... S'adresser à l'Agen Pluton.

PETER. — Et l'adresse de l'Agence ?

RUDOLF. — Attends... Plu... plu... Pluto Voilà, j'y suis.

Il referme brusquement l'annuaire et jette sur le guéridon.

PETER. — Je t'écoute !

RUDOLF. — Agence Pluton. Voir plus hau Docteur Mirolus. On croirait lire un dictio naire. Qu'en dis-tu, Peter ?

PETER. — Et toi, que dirais-tu d'un homm qui ne peut plus s'exposer en plein mid sans être inquiété par un sergent de ville Un malheureux qui n'ose plus mettre les pie dehors, de peur que les vieilles femmes signent ou que les écoliers lui jettent d cailloux !

RUDOLF. — Pourquoi m'interroges-tu soudai avec passion ? Je ne connais pas cet homm

PETER. — Ou tu le connais trop. Tu v sous le même toit que lui et tu ne le vois pa Le souvenir de Fanny t'obsède au point qu tu marches en aveugle. Ainsi, tu ne t'es pa encore demandé la raison pour laquelle j'avai acquis cet hôtel.

RUDOLF. — Tu as fait fortune. Il est norma que tu ne loges plus dans une mansard d'étudiant.

PETER. — Tu n'as pas cherché davantage savoir pourquoi j'avais choisi cette demeur exposée au nord ?

RUDOLF. — Pour la modicité de son prix Les maisons exposées au nord manquent d lumière et leurs propriétaires sont moin exigeants. On peut être à la fois riche e économe.

PETER. — Et riche et déshérité ! Et riche e réprouvé !

RUDOLF. — A t'entendre, on croirait que t caches une monstruosité !

PETER. — Ou un monstre.

RUDOLF. — Et qui ?

PETER. — Moi.

RUDOLF. — Toi ?

PETER. — Tu ne t'en doutais pas. Je sui pourtant aussi honni qu'un lépreux, auss maudit qu'une victime du mal des ardents.

RUDOLF. — Quel conte de nourrice inventes-
? Tu vis si fastueusement que tu ne quittes
mais ta maison. Tu jettes l'argent par les
nêtres avec la même légèreté que des mies
e pain aux oiseaux. Il te suffira d'inviter
ncore une fois le colonel Mollinger pour qu'il
hange d'avis et qu'il te propose d'épouser
isbeth sous le régime de la communauté.
Un temps.) Il n'y a pas une ombre à ton
bleau de bonheur.

PETER. — Justement. Pas même la mienne !

RUDOLF. — Aurais-tu bu, par hasard ?

PETER. — Pas assez pour oublier que j'ai
ndu mon ombre à ce commis voyageur du
iable.

RUDOLF. — Au docteur Mirolus ?

PETER. — Soi-même.

RUDOLF. — Et que t'a-t-il offert en échange ?

PETER. — Un talisman qui me permet
acheter tout, sauf ce que j'ai perdu. La
ourse de Fortunatus ! (*Il considère la bourse
e Fortunatus en la tenant en l'air par une
ourroie.*) Et maintenant, quoi ?

RUDOLF. — Je n'ai rien dit.

PETER. — Tu te tais. Tu songes à me fuir à
n tour. (*Haussant le ton :*) Hein, Rudolf, tu
is déjà mentalement tes paquets !

RUDOLF. — Moi ? Pourquoi ?

PETER. — Je te dis que le monde me
epousse, me rejette et qu'il n'y aura jamais
op de murs, de portes et de verrous, entre
i et moi !

RUDOLF. — J'espère que tu n'as pas perdu
raison par la même occasion. Il ne faudrait
as exagérer dans la fantaisie.

PETER. — As-tu bien compris que je n'ai
lus d'ombre et que, pour la retrouver, je
onnerai dix ans de ma vie.

RUDOLF. — Et le muet sacrifierait ses dix
oigts pour ne plus parler par gestes, et le
ègue aimerait mieux devenir sourd que de
entendre. Et chacun d'eux souffre de la plus
tolérable des privations.

PETER, *amèrement.* — Merci, Rudolf. Au-
ement dit : tu prends mon mal en patience.

RUDOLF. — Excuse-moi, Peter. Mais ton cas
a rien de désespéré. Tu n'as perdu qu'une
parence : une ombre et moi, Fanny, la
alité.

PETER. — Tu veux m'apitoyer sur ton
mpte, en oubliant mon infirmité.

RUDOLF. — Je veux que tu ne l'exagères
int. Que tu sois privé d'ombre ou non, il
a des phénomènes plus inquiétants. On
fait.

PETER. — Bien sûr, on accepte un enfant
i naît avec une tache de vin sur le front ;
ute de mieux, on engage une femme de
énage avec un collier de barbe au menton ;
tolère un homme tronc : avec quelque
ance, il gagnera même une fortune au café
ncert. Mais la Société refuse un homme
ns ombre. Indésirable, inclassable, impos-
le à répertorier. Je suis un phénomène qu'on ne pourrait même pas présenter dans une foire.

RUDOLF. — Je préfère un homme sans ombre à un homme sans amis.

PETER. — Rudolf, pardonne-moi si je t'ai brusqué. J'ai plus que jamais besoin de toi, de ton amitié... (*On frappe deux coups à la porte.*) Que se passe-t-il ? Lisbeth, peut-être...

RUDOLF. — Oh non ! j'oubliais, je l'oubliais. Il se morfond depuis une heure au moins dans le vestibule. Aucun doute, il commence à s'impatienter.

PETER. — Qui donc ?

RUDOLF. — Je comprends à présent pourquoi tu l'as fait venir. C'est un fantoche, un original, un laissé pour compte d'une autre époque : il attend ton signal afin d'entrer dans la nôtre... (*On frappe par deux fois trois coups à la porte.*) Entrez, entrez !

PETER. — Il s'appelle ?

MATHIAS, *s'annonçant.* — Mathias, l'ombromane.

Avant de sortir, Rudolf présente silencieusement Mathias à Peter. Et ce geste semble indiquer qu'il ne s'était pas trompé sur la singularité du montreur d'ombres.

PETER, *essayant de retenir Rudolf.* — Tu pars, Rudolf ? Tu n'es pas de trop !

RUDOLF, *en partant.* — Bonsoir, Peter. Je vais chercher un peu de repos.

PETER, *à Mathias.* — On m'a certifié, monsieur Mathias, que vous étiez le dernier montreur d'ombres.

MATHIAS. — Hé oui ! Dans ce pays, la nouille elle-même a l'air mécanique. On n'a plus aucun goût pour le merveilleux.

PETER. — Je vous en prie, asseyez-vous. J'ignorais que vous fussiez là, sinon... Que tenez-vous à la main ?

MATHIAS. — Ce qui me reste de mon chapeau. Je viens de découper une silhouette à même la coiffe en vous attendant.

PETER. — Une silhouette de danseuse. Elle vous aura tenu compagnie... Et moi qui m'impatientais de ne pas vous voir !

MATHIAS. — Vous me flattez, mais je gage que monsieur est un connaisseur. Me permettez-vous d'emprunter cette chandelle ?

PETER. — Avec plaisir. S'il vous plaît de fumer, je tiens à votre disposition cette pipe en porcelaine et ce pot à tabac.

MATHIAS. — Non, merci. (*Allumant la chandelle :*) Je vous prouverai que la détermination des ombres se réduit à un problème de géométrie descriptive et de perspective.

PETER. — Et je suppose que vous avez depuis longtemps résolu ce problème ? Et que vous animez, à votre gré, toutes les ombres ?

MATHIAS. — Assurément. J'aurais mieux fait d'apporter mon matériel ; mais je vous fournirai quand même une démonstration. Retenez votre souffle.

PETER. — Entendu, monsieur Mathias, mais pourquoi ?

MATHIAS. — Chut ! Il ne faut pas que les ombres tremblent ! (*Pour commencer son numéro, Mathias fait jouer sur un paravent une silhouette de chat.*) Vous pouvez l'appeler Mistigri !

PETER. — Mistigri ?

MATHIAS. — Miaou ! Vous entendez. Rien de plus simple. Un poing fermé, un doigt à la hauteur du coude. Il n'y a, dans cette maison, qu'un minet de plus.

PETER. — Et là, que préparez-vous ?

MATHIAS. — Un départ de course. Il suffit de tendre la main gauche et, légèrement au-dessus de la main droite, avec le pouce horizontal, l'index replié. Voici le jockey qui se met en selle et voilà le cheval qui part au galop !

PETER. — Et si je vous réclamais la mort du cygne ?

MATHIAS. — Eh bien, je vous offrirais ce spectacle, en pliant un bras. Sans oublier de garder une main en éventail. Jugez-en ! mon cygne noir bat de l'aile et ferme son col pour la dernière fois.

PETER. — Il ne manque que le chant. Mais vous m'avez conquis, monsieur Mathias, et vous méritez un encouragement.

Il sort un diamant d'un tiroir.

MATHIAS. — Ce caillou brille comme un diamant.

PETER. — C'en est un, monsieur Mathias. Et même un diamant illustre. On l'appelle le Ko-hi-noor. (*Un temps.*) Il est à vous comme votre chapeau.

MATHIAS. — Vous plaisantez ! Je n'en ai plus.

PETER. — C'est vrai, j'oubliais. Ce diamant vous permettra de le remplacer. Vous pourrez vous offrir sans peine un Cronstadt ou un Bolivar.

MATHIAS. — Mais vous n'avez encore rien vu. Je ne vous ai pas imité le canard, la chèvre et le dromadaire.

PETER. — A quoi bon, monsieur Mathias ? J'attends beaucoup mieux de vous.

MATHIAS. — Vous avez raison. Voulez-vous que j'évoque une paysanne normande en train de ramasser des pommes, ou bien un bandit corse ajustant son tromblon ?

PETER. — Vous m'avez charmé dès votre arrivée... et je serais navré que vous me laissiez sur une déception.

MATHIAS. — Voulez-vous que je ressuscite une ville sous la neige, ainsi qu'au théâtre d'Hermann ? Vous visiterez Stockholm, en accompagnant un allumeur de réverbères et vous voyagerez en traîneau sur la glace. Et parmi les vitres fleuries de givre... et...

PETER. — Assez d'érudition ! J'ai travaillé la question !

MATHIAS. — Peut-être ! Il n'en reste pas moins que vous n'êtes qu'un amateur et que je suis un professionnel. Vous ne manquez de dons, mais je n'ai pas de temps à per avec un élève. A la fin, pourquoi m'avez-v requis ?

PETER. — Pour vous commander une om d'homme !

MATHIAS. — Une ombre d'homme !

PETER. — Ombre ! du latin *umbra*. Substa féminin. Partie de l'espace protégée de lumière par un corps opaque ; et : homm Hein ? Substantif masculin... Vous me suive L'animal raisonnable qui possède, seul, pa les êtres doués de raison, la faculté du lang articulé. Son intelligence peut se dévelop pendant le cours de l'existence.

MATHIAS, *inquiet, très doucement.* — O oui, j'ai saisi. (*Plus bas :*) J'en ai peur. (*temps.*) A quel homme faites-vous allusion

PETER. — Un homme comme vous ; comme moi. Comme moi plutôt. Taille : mètre soixante-quinze, visage ovale, r moyen. Signe particulier : a perdu son omb

MATHIAS. — Et vous comptez sur moi po restituer une ombre à cet homme ?

PETER. — Et pour l'animer, vous co prenez ? Il s'agit d'un de mes amis qu'on frusté... pour lui rendre une ombre réel une ombre qui colle à ses faits et gestes et q reste avec lui jusqu'au bout de sa vie ! (*Po toute réponse, Mathias pose sur le guéridon diamant dont Peter Schlemihl lui avait f don.*) Qu'est-ce qui vous prend ?

MATHIAS. — Je ne suis pas une autruche je ne digère pas les cailloux de cette tail Excusez-moi : je vous rends votre diamant.

PETER. — Comment ? Vous aussi, monsie Mathias, vous vous récusez ?

MATHIAS. — On me considérait jusqu'i comme un artiste sérieux. Vous m'avez pr pour un nécromant.

PETER. — Confiez-moi du moins l'adres d'un de vos collègues !

MATHIAS. — Ici ? Je ne vois pas. Il ne res guère qu'une porte à laquelle vous pouv frapper.

PETER. — Dites toujours !

MATHIAS, *murmurant avant de sortir.* Celle d'un docteur... le docteur Mirolus !

Peter saisit le diamant pour le jeter s Mathias qui claque la porte, lorsq Lisbeth entre. Il garde alors une po de statue.

LISBETH. — Tu poses pour un sculpteur ?

PETER. — Lisbeth ! (*Se détendant :*) Lisbet je me doutais que tu viendrais et je réservais une surprise.

LISBETH. — Eh bien, tu as réussi ! Je m'attendais pas à te trouver seul, ici, da l'attitude du Discobole. On ne dit pl bonsoir ?

PETER. — Attends, Lisbeth, tu n'y es pas tout ! Puis-je te prier d'éteindre les bougies

LISBETH. — Quelles bougies ?
PETER. — Toutes les bougies.

Il jongle avec le diamant d'une main, tandis que Lisbeth éteint les bougies.

LISBETH. — Peter, tu me punis ? Tu me mets
cabinet noir ? (*Lorsqu'elle mouche la
ernière chandelle, Peter la soulève et la porte
ns ses bras*)... Qu'est-ce que tu fais
aintenant ? Tu m'enlèves ?
PETER. — A la faveur de la nuit !
LISBETH. — Et où m'emmènes-tu ?
PETER. — Jusqu'à ce banc de pierre !
LISBETH. — Où ? Je ne vois pas.
PETER. — Sur cette terrasse, au bord du
onde.

Il dépose Lisbeth sur le banc.

LISBETH. — Idiot ! J'ai la tête qui tourne.
PETER. — Pas assez. Mets-toi de profil !
LISBETH. — Comme çà ?
PETER. — Exactement ! Ne bouge plus !
LISBETH. — Pourquoi, Peter ? Pour... (*Peter
embrasse.*) Oh !
LISBETH et PETER, *ensemble*. — Si mon père
e voyait !
LISBETH. — Tu devines mes pensées, même
ans l'obscurité !
PETER. — Tes yeux n'ont jamais tant brillé.
e lis dans tes yeux.
LISBETH. — Ne crie pas ! On doit t'entendre
l'autre bout du parc. Tu vas réveiller les
oisins !
PETER. — Les voisins ? à l'autre bout du
arc ? Je n'ai plus qu'un voisin : le colonel !
LISBETH. — Précisément. Le colonel, c'est
on père.
PETER. — Il dort. Le colonel dort héroï-
uement, mais il dort.
LISBETH. — Tu serais moins fier, s'il
rgissait avec ses cinq galons cousus sur la
anche de son pyjama.
PETER. — Moi, je suis général.
LISBETH. — Depuis quand ?
PETER. — Depuis que je peux te montrer
es étoiles !
LISBETH. — Où ? Non, ne me parle plus de
es yeux, tu te répéterais.
PETER. — Regarde le chemin que nous
endrons, pour partir en voyage de noces !
LISBETH. — Dans quelle direction ?
PETER. — Celle de la Voie Lactée.
LISBETH. — Elle est masquée par un nuage.
e ciel est tellement couvert que les vers
isants eux-mêmes n'osent pas sortir.
PETER. — Tant mieux ! On peut imaginer
'on a tout ce qu'on ne voit pas.
LISBETH. — Tout ? Que te manque-t-il ? Tu
tout ce qu'on peut souhaiter : la fortune et...
PETER. — Et l'amour ? Tu ne m'as pas
core dit que tu m'aimes.
LISBETH. — Je te l'ai dit. Il faut croire que
l'as oublié...
PETER. — Redis-le moi, Lisbeth. Je ne te
procherai pas de te répéter.

LISBETH. — Je t'aimais pauvre. Je t'aimerai riche.
PETER. — Et rien ne pourra jamais te séparer de moi ?
LISBETH. — En doutes-tu, Peter ? Ah ! si, pardon, j'oubliais...
PETER. — Quoi ?
LISBETH. — La mort.
PETER. — J'espère bien que nous mourrons ensemble. En attendant, s'il m'arrivait d'être disgracié de la nature...
LISBETH. — Oh ! Monsieur se prend pour un Apollon ! On t'a décerné par erreur un prix de beauté ?
PETER. — Non, Lisbeth, mais si j'avais une loupe sur le nez ou un plumet de poil au milieu de la joue ?
LISBETH. — Est-ce que je dois t'offrir cette loupe ou ce plumet, pour te convaincre ?
PETER. — Et si j'étais affligé d'un goître ?
LISBETH. — Je te prêterais mon foulard !
PETER. — Et si j'avais des oreilles en chou-fleur, tu m'aimerais toujours ?
LISBETH. — Tu m'ennuies ! Je t'aime et je t'aimerai, quoi qu'il arrive ! Es-tu content ?
PETER. — Emerveillé. S'il faisait moins noir, je me croirais en pleine lune de miel.
LISBETH. — Vois, Peter, le ciel s'éclaircit. Il ne veut pas qu'il y ait le moindre nuage entre nous.

L'obscurité se dissipe lentement.

PETER. — Tu es une fée.
LISBETH. — A ta disposition. Tu n'as qu'à parler !
PETER. — Tu ne diras pas que je demande la lune ?
LISBETH. — Oh ! tu peux la demander.
PETER. — Je n'y tiens plus.
LISBETH. — Trop tard. Tu l'auras voulu. La voilà !

Lisbeth et Peter lèvent la tête. La lune éclaire le décor, mais la silhouette de Lisbeth se détache seule et le corps de Peter demeure sans une ombre. Lisbeth considère Peter avec surprise et reporte ses yeux à terre avec inquiétude, en cherchant l'image de son compagnon. Peter s'aperçoit de son manège.

PETER. — Veux-tu rentrer ? Tu prends froid.
LISBETH. — Non, je prends peur. Regarde ! Tu n'as pas d'ombre !
PETER. — Oui, mais ne t'en plains pas. A nous deux, nous n'en formons qu'une.
LISBETH. — Une ombre, une seule, et cette seule ombre est à moi. Explique-moi, Peter. Qu'as-tu fait de la tienne ?
PETER. — Tu tiens à le savoir ? Je l'ai vendue. Elle valait une fortune.
LISBETH. — Et, sans être curieuse, il existe un amateur...
PETER. — Distingué, très distingué, qui s'est empressé de traiter l'affaire. Un prestidigitateur et même un maître d'illusion.

LISBETH. — Il avait donc besoin d'ombres de rechange ?

PETER. — Il faut croire. Et, d'ailleurs, tu l'as rencontré chez les Thomas John. C'est le docteur Mirolus. Son nom ne te dit rien ?

LISBETH. — Rien qui vaille.

PETER. — Regarde à ton tour ! Il suffit d'un nuage pour effacer une ombre.

LISBETH, *elle commence à pleurnicher.* — Oh ! Peter, mais tu ne peux pas rester ainsi.

PETER, *agacé.* — Pourquoi pas ? Je ne me suis jamais senti de corps plus léger.

LISBETH. — Tu n'y penses pas ! Si mon père apprenait ce malheur...

PETER. — Ton père ? Et puis après ? Es-tu de ces demoiselles qui, même seules, ont toujours l'air chargées de famille ? A les entendre, on croirait qu'elles ne vivent plus quand leur père a perdu son bouton de col.

LISBETH. — Papa n'a rien perdu ! C'est toi, au contraire, qui...

PETER. — Continue, Lisbeth. Allons, continue. Et dis-moi qu'en découvrant mon ennui, l'oncle Léon se noiera dans sa soupière et que la cousine Edith ratera sa gelée de coings !

LISBETH. — Tu ne m'aimes plus !

PETER. — Hélas !

LISBETH. — Hélas ?

PETER. — Hélas si ! Je t'aime. Mais, toi, tu m'aimais pour mon ombre et tu me traites ainsi qu'un homme diminué.

LISBETH. — As-tu fini d'être injuste ? et cruel ? Cette ombre, elle était ton prolongement naturel.

PETER. — De mieux en mieux : tu prétends que tu t'en souviens ! Cherche donc bien. Avait-elle la grâce d'une aquarelle ou l'épaisseur d'une eau-forte ?

LISBETH. — Elle me plaisait, comme tout ce qui vient de toi.

PETER. — Si l'un ne portait pas le bicorne et l'autre le képi, distinguerais-tu l'ombre d'un académicien et celle d'un facteur ?

LISBETH. — Quelle question ! Je n'y avais pas réfléchi jusqu'ici !

PETER. — Tu vois bien !

Le colonel Mollinger se dresse à la porte d'entrée et trébuche en tenant une lampe tempête à la main.

LE COLONEL. — Moi, j'y vois mal, très mal. Si vous permettez, je vais allumer.

Peter serre Lisbeth au bras. Ils restent médusés, tous les deux, tandis que le colonel allume les lustres.

PETER. — Merci, mon colonel. Il ne manquait que vous pour éclairer la situation.

LE COLONEL, *sans tourner la tête.* — Je vous dispense de vos réflexions ! (*Impératif :*) Lâchez le bras de Lisbeth !

LISBETH, *timidement.* — Mais papa, nous sommes fiancés !

LE COLONEL. — Vous l'étiez !

PETER. — Excusez-moi, je ne vous attendais pas à pareille heure.

LE COLONEL. — En effet, vous attendiez ma fille et je le déplore.

LISBETH. — Ah ! mon Dieu, mais il se fait tard ! Si nous rentrions ?

LE COLONEL, *sans tenir compte de cette proposition.* — J'aborderai la question de front, en militaire de carrière.

PETER. — Vous tenez à garder cette lampe tempête à la main ? Vous prévoyez un orage ?

LE COLONEL. — Et c'est vous qui l'aurez déchaîné. (*Posant la lampe et sortant une lettre de sa poche :*) Le nom de Thomas John ne vous est pas inconnu ?

LISBETH. — Par exemple ! As-tu reçu de nouvelles de Fanny ?

LE COLONEL, *à Peter, sans tenir compte de l'intervention de sa fille.* — Je dis : vous connaissez M. Thomas John ?

PETER. — Je le connaissais, mais on m'a rapporté que M. Thomas John avait disparu. Je craignais même qu'il fût mort.

LE COLONEL. — Première nouvelle ! En ce cas, c'est du mort que nous vient la lumière.

PETER, *riant exprès grossièrement.* — Ho ! Ho !

LISBETH. — Oh ! Peter !

PETER. — Pardon, mon colonel !

LE COLONEL. — Ici, de nous deux, j'ai l'impression que vous vous comportez comme un reître et que c'est moi le civil.

PETER. — Un civil qui vient sans doute en voisin faire une ronde de nuit !

LE COLONEL. — Vous prétendez que vous aimez ma fille et vous avez eu l'impudence de la tromper.

LISBETH. — Comment le sais-tu ?

LE COLONEL. — Si j'en crois M. Thomas John, vous n'aurez aucun mal à me montrer votre ombre en plein soleil... ou en pleine lune.

PETER. — Une ombre n'est qu'une ombre. On peut s'en passer.

LE COLONEL. — Vous en convenez donc ? Vous l'avez perdue ?

LISBETH. — Il vient de me l'avouer. Ne l'accable pas !

PETER. — Je la retrouverai quand j'en aurai envie. Aucune importance !

LE COLONEL. — Et me confierez-vous pourquoi vous vous en êtes démuni ?

PETER. — Je pourrais me vanter et vous assurer qu'elle a été emportée par un boulet de canon. Mais je mentirais. Non ! Je l'ai donnée à raccommoder !

LISBETH. — Peter, êtes-vous fou ?

LE COLONEL. — Vous dépassez les limites de la bouffonnerie !

PETER. — Un jour... mais vous êtes sceptique ! (*Le colonel fait un geste de la main.*) Un jour, un malotru marcha lourdement sur mon ombre : il y fit un trou.

LE COLONEL. — Tout s'explique.

PETER. — Et voilà. J'attends qu'on ait paré cet accroc.

LE COLONEL. — Ne vous pressez pas. Vous avez du temps de reste.

PETER. — A vos ordres, mon colonel !

LE COLONEL. — Vous avez pensé sérieusement que Lisbeth épouserait un homme sans ombre ?

PETER. — Une ombre n'est pas indispensable à qui veut vivre. Il suffit d'habiter un pays de brouillard.

LISBETH. — Peter, c'est trop fort ! Qu'allez-vous chercher ?

LE COLONEL. — Mais, bien entendu, vous achèterez sans doute un château en Ecosse ?

PETER. — Ou au Danemark ! A Elseneur, depuis Hamlet, il y a toujours un fantôme de service. On pourrait l'inviter le dimanche.

LE COLONEL. — Et, dès vos premiers cheveux blancs, vous iriez en croisière aux îles Lofoten. Pour vos noces d'argent. Et ma fille attendrait le retour de votre ombre au soleil de minuit !

PETER. — Je ne vous savais pas si drôle !

LE COLONEL. — Oui, mais à présent, j'ai assez ri !

PETER. — Moi pas ! Et vous, Lisbeth ?

LISBETH. — Je vous déteste, entendez-vous, je vous déteste !

PETER. — Elle m'aime, entendez-vous, mon colonel. Elle m'aime !

LE COLONEL. — Suffit ! Vous recherchez la main de ma fille et vous n'êtes pas le seul. Mais, en qualité de père, il m'appartient de décider de son sort. Quoi que vous en pensiez, je ne suis pas un soudard. Je prends en considération la faiblesse que Lisbeth a pour vous.

LISBETH. — Papa !

LE COLONEL, *il la prend dans ses bras.* — Sa mère était comme elle ! Je vous donne donc trois jours pour chercher une ombre. Si vous vous présentez avec une ombre qui vous aille bien, vous serez le bienvenu, sinon, le quatrième, elle sera l'épouse d'un autre !

LISBETH. — Et de qui, mon Dieu ?

LE COLONEL. — De qui ?... Mais de... ne t'inquiète pas !... d'un homme qui n'a pas perdu son ombre. Il en reste encore !

Le colonel emmène Lisbeth. Peter s'écroule dans un fauteuil et laisse choir sa tête en arrière. Il se relève d'un bond et marche vers un meuble sur lequel repose une coupe pleine de pièces d'or. Il prend des ducats à pleines mains et les disperse par terre lorsqu'il s'aperçoit que Mirolus assiste à la scène.

MIROLUS. — On peut entrer ?

PETER. — Ah ! c'est vous ?

MIROLUS. — Je constate avec plaisir que vous ne m'avez pas oublié !

PETER. — Vous surgissez à l'improviste, à la façon d'un revenant !

MIROLUS. — Pour les apparitions, je n'ai pas mon pareil !

PETER. — Vous tombez bien, je me demandais où, quand et comment je pourrais vous rejoindre.

MIROLUS. — Il suffit d'espérer mentalement ma visite et je viens. Vous semiez vos ducats ?

PETER. — Ramassez-les s'ils vous tentent ! et reprenez la bourse de Fortunatus : son or me brûle les mains !

MIROLUS. — C'est trop de bonté, monsieur Schlemihl. En ce moment, je ne me trouve pas à court de monnaie.

PETER. — Ainsi vous êtes riche et nul ne vous a fait sauter votre ombre.

MIROLUS. — Il n'y a pas de quoi vous affliger. Vous avez l'air veuf avant d'être marié.

PETER. — Vous savez pourquoi. Si je suis veuf, c'est de mon ombre.

MIROLUS. — Elle ne pouvait tomber en de meilleures mains que les miennes. Inutile de vous alarmer. J'en prends soin.

PETER. — En attendant, je n'ose plus sortir, de peur d'être appréhendé par la prévôté !

MIROLUS. — De quoi vous plaignez-vous ? Si vous êtes arrêté comme suspect, vous serez mis à l'ombre !

PETER. — Amusant, très amusant ! J'ai même été ridiculisé par un bossu, dès le premier jour !

MIROLUS. — Vous aviez une ombre de moins, lui, une bosse de trop. Il enviait votre légèreté.

PETER. — Je ne tiens pas à faire des jaloux. Docteur Mirolus, voulez-vous me revendre mon ombre ?

MIROLUS. — Elle me plaît tant que j'aurais quelque mérite à m'en dessaisir !

PETER. — Iriez-vous jusqu'à me ruiner pour satisfaire une manie de collectionneur ?

MIROLUS. — Vous avez trop d'obligations envers moi pour que je souhaite votre perte !

PETER. — Alors, rapportez-moi mon ombre et je vous rends la bourse de Fortunatus !

MIROLUS. — Gardez cette bourse et confiez-moi seulement une plume !

PETER. — Oui... voici... mais !... (*Mirolus, en prenant le porte-plume, feint une maladresse et blesse Peter au doigt.*)... vous m'avez blessé !

MIROLUS. — Ce n'est rien ! A peine une égratignure. Et cette goutte de sang suffira.

PETER. — Vous l'aviez donc fait exprès ?

MIROLUS. — Me considérez-vous comme un étourdi ?

PETER. — Votre métier ne vous empêche pas de paraître excentrique.

MIROLUS. — Moi ? Je suis un homme positif. Surtout quand je prépare un contrat.

PETER. — Un contrat ? Expliquez-vous. De quel contrat parlez-vous ?

MIROLUS. — Je vous invite à signer au bas de ce parchemin.

Il sort un rouleau de parchemin de sa poche et le présente à Peter.

PETER, *lisant.* — « Je, soussigné, lègue au porteur du présent mon âme, après séparation naturelle de mon corps. » (*Cessant de lire :*) Vous badinez ?

MIROLUS. — Ce texte me semble assez net, monsieur Schlemihl, mais si vous désirez des éclaircissements...

PETER. — Si je comprends bien, vous me restituez mon ombre au prix de mon âme...

MIROLUS. — On a plaisir à s'entretenir avec vous. Vous avez parfaitement compris.

PETER. — Et vous pensez que je vais prendre ce porte-plume...

MIROLUS. — En recueillant cette goutte de sang sur le bec, afin de signer.

PETER. — Vous poussez le goût de l'escamotage un peu loin. Qui donc êtes-vous ?

MIROLUS. — Un physicien qui cherche à servir ses amis et qui n'est payé par eux que d'ingratitude.

PETER. — Allons ! Tant mieux. Vous ne serez pas surpris de mon refus.

MIROLUS. — Vous m'ouvrez les yeux. Pour vous obliger, j'allais oublier que votre ombre m'est chère.

PETER, *explosant.* — Et votre peau ? Quoi de plus précieux ?

MIROLUS. — Vous avez tort de menacer un homme de mon âge.

PETER. — Il n'est jamais trop tard pour bien faire.

MIROLUS. — Ah ! vraiment ? Vous ignorez le sort de M. Thomas John ?

PETER. — Tiens, tiens, Thomas John ? L'auriez-vous revu, par hasard ?

MIROLUS. — Je l'ai vu, mais il n'est plus en mon pouvoir de revoir M. Thomas John.

PETER. — Et Fanny ? Me direz-vous ce que sa fille est devenue ?

MIROLUS. — Hé oui ! D'ailleurs, si vous n'étiez promis à Lisbeth Mollinger ce serait pour vous une femme idéale !

PETER. — Qu'insinuez-vous là ? Fanny et mon ami Rudolf sont fiancés.

MIROLUS. — Votre ami la recherche en vain. Fanny vit au loin dans sa retraite et sans ombre.

PETER. — Elle vous doit sans doute aussi ce traitement de faveur. Décidément, vous travaillez en série.

MIROLUS. — Un illusionniste est toujours tenté de voir sa passion partagée. Et M. Thomas John se faisait beaucoup d'illusions.

PETER. — Se faisait ? Pourquoi l'évoquez-vous au passé ? De quel maléfice a-t-il été la victime ?

MIROLUS. — Il est allé trop loin. Remarquez que son expérience était intéressante, unique même. Il m'a cédé par procuration l'ombre de sa fille.

PETER. — Aucune extravagance ne m'étonne de vous. Mais un tel boniment me fait réellement douter de votre sérieux.

MIROLUS. — Je n'ai jamais été plus sérieux. M. Thomas John préférait céder l'ombre de sa fille, au lieu de vendre la sienne !

PETER. — Et sans doute avez-vous découpé cette ombre et l'avez-vous empochée alors que Fanny vous tournait le dos ?

MIROLUS. — Voilà. Vous avez deviné le truc, mais M. Thomas John n'a malheureusement pas profité de ce stratagème.

PETER. — Il y a donc une justice ?

MIROLUS. — On n'a retrouvé qu'un tas de cendres à la place où le maître de la maison avait coutume de s'asseoir.

PETER. — Le coup de foudre ?

MIROLUS. — Au sens littéral. Je n'y songe pas sans regret. M. Thomas John, en un temps sordide, était un sujet d'élite.

PETER. — Il ne vous restera plus qu'à convoquer son fantôme, afin de bavarder avec lui. Votre conversation ne manquera pas d'intérêt.

MIROLUS. — L'armateur a été surpris au moment d'appareiller pour l'au-delà. Il n'a laissé ni testament, ni fantôme... Et je n'ai retrouvé de lui qu'un fantôme de voix.

PETER. — Quelle fable imaginez-vous, docteur Mirolus ?

MIROLUS. — Il ne tient qu'à vous de l'entendre.

PETER. — Vous êtes en progrès. Vous faites parler les morts !

MIROLUS. — Rien qu'une phrase : elle est d'ailleurs assez émouvante.

PETER. — Que sortez-vous de votre poche ?

MIROLUS. — Un coquillage. (*Il serre le coquillage dans ses mains.*) Ecoutez la confession de M. Thomas John.

Il écarte une main et découvre l'ouverture du coquillage.

LA VOIX DE THOMAS JOHN, *dans un murmure.* — Justo judicio Dei judicatus sum ; justo judicio Dei condemnatus sum.

MIROLUS, *remettant le coquillage dans sa poche.* — Je suis jugé par un juste jugement de Dieu, je suis condamné par un juste jugement de Dieu. Vous avez saisi ?

PETER. — J'ai passé mon baccalauréat. Mais pourquoi M. Thomas John s'exprime-t-il en latin depuis sa mort ?

MIROLUS. — Le latin, langue morte, est toujours en usage chez les morts. C'est plus convenable.

PETER. — Et m'expliquerez-vous aussi comment M. Thomas John a su que j'avais vendu mon ombre ? Et par quel prodige, il a pu l'annoncer, après son décès, au colonel Mollinger ?

MIROLUS. — Vous m'accordez trop de crédit. J'ignore les détours du service postal. Mais je ne veux pas abuser de vos instants... (*Il lui prend l'index.*) ni laisser cailler cette goutte de sang.

PETER. — Docteur Mirolus, ne comptez pas
r moi. Je ne signerai pas votre parchemin.
MIROLUS. — Vous ne signerez pas ? Vous
abandonnez votre ombre à jamais ?
PETER. — Racheter mon ombre au prix de
on âme : un tel projet mérite réflexion.
MIROLUS. — Votre âme ! Au nom de qui
nez-vous à votre âme ? A quoi l'emploierez-
us quand vous arriverez à trois pieds sous
re ?
PETER. — A regagner la paix que vous
avez fait perdre. Etonnez-vous ! Mais votre
sintéressement me paraît sujet à caution.
MIROLUS. — Il vous suffirait de signer
ter Schlemihl pour retrouver votre ombre
pour assurer votre bonheur, ainsi que celui
votre maîtresse.
PETER. — Avez-vous cessé de me tour-
enter ? Je finirai par croire que vous n'êtes
s un prestidigitateur, mais le diable en
rsonne.
MIROLUS. — Oh ! libre à vous de me flatter.
est oui ?
PETER. — C'est non ! Je n'ai plus rien à vous
ndre.
MIROLUS. — A propos, il faut que je vous
ontre avec quelle précaution j'ai gardé votre
nbre... (*Il sort de sa poche l'ombre de Peter
la présente à la façon d'un patron de mode.*)
Allons, réfléchissez ! Je compte jusqu'à trois.
(*Criant :*) Un... deux... trois... A trois, pas de
regrets ? (*Peter fait non de la tête. Rudolf,
vêtu d'une robe de chambre, entre dans le
salon. Mirolus remet précipitamment l'ombre
dans sa poche, met un doigt sur sa bouche
avec insistance et fait semblant de poursuivre
une démonstration.*)... Ni vu, ni connu. Dans
mon prochain cours, je vous indiquerai la
recette de l'aérogyne et je vous dévoilerai le
secret de l'armoire des frères Davenport...
(*S'inclinant vers Rudolf :*) Monsieur !

Une pendule sonne minuit.

RUDOLF. — Monsieur ! (*Reconnaissant Mirolus :*) Vous !... Je comprends, Peter, pourquoi tu ne dormais pas.

PETER. — Ce magicien m'a fait perdre le goût du sommeil.

MIROLUS. — J'initiais M. Schlemihl aux mystères de la prestidigitation.

RUDOLF. — Vous avez dû le captiver une fois de plus, car il est minuit.

PETER. — Déjà ! Vois-tu, Rudolf, avec le docteur Mirolus, le temps passe vite.

MIROLUS. — Comme une ombre !

Il salue et sort.

RIDEAU

DEUXIÈME INTERMÈDE

*Peter Schlemihl dort sur un divan. Au-
essus de l'oreiller, les plis du rideau forment
n ciel de lit. Vu de dos, Mirolus se dresse
evant la couche sur laquelle Peter rêve. Il
urne la tête à droite et claque des doigts.
ne ombre entre en scène : elle porte un
aillot collant de souris d'hôtel. Suivant le
este de Mirolus, elle s'allonge au pied droit
lit en adoptant la même position que le
ormeur. Mirolus tournant la tête à gauche et
aquant des doigts, une seconde ombre ap-
rait (également travestie en souris d'hôtel).
oumise à l'ordre du magicien, elle se couche
pied gauche du lit. Mirolus se rend au
evet de Peter, passe par trois fois les mains
r les paupières du dormeur et sort.*

PETER. — Qu'y a-t-il ? (*Ecarquillant les
eux :*) Qui va là ?

LA PREMIÈRE OMBRE, *à gauche.* — Chut !

LA DEUXIÈME OMBRE, *à droite.* — Chut !

LES DEUX OMBRES, *ensemble.* — Chu... u... ut !

PETER. — Qui êtes-vous ?

PREMIÈRE OMBRE. — Nous ne te rappelons
en ?

PETER. — Je ne sais pas... des ramoneurs ?...
s anges noirs ?

DEUXIÈME OMBRE. — Mais non, ce n'est que
ous !

PETER. — Qui ?... m'entendez-vous ? Qui ?

PREMIÈRE OMBRE. — Nous, tes ombres.

PETER. — Où êtes-vous ?

DEUXIÈME OMBRE. — Où tu voudras !

PREMIÈRE OMBRE. — Pour l'instant, à tes pieds !

PETER. — Restez-y !

PREMIÈRE OMBRE, *s'adressant à la deuxième et désignant Peter.* — Quand nous étions petits, lui et moi, il avait déjà de mauvaises manières !

PETER. — Oui, mignonnes ! Laissez-moi dormir !

DEUXIÈME OMBRE, *à la première.* — Il a vieilli vite. Au manque d'éducation, il ajoute l'ingratitude.

PETER. — Vous auriez pu vous présenter ! D'où venez-vous ?

DEUXIÈME OMBRE. — De la même source.

PREMIÈRE OMBRE. — De la lumière à laquelle tu t'opposes.

PETER. — Assez d'allusions ! Pas de détours ! Au fait !

DEUXIÈME OMBRE. — Il n'y a rien de plus net qu'une ombre.

PREMIÈRE OMBRE. — Sauf deux ombres...

PETER. — Je me demande... Est-ce que je rêve ?

DEUXIÈME OMBRE. — A toi de juger... si tu peux !

PREMIÈRE OMBRE. — Peter Schlemihl !

PETER. — Vous connaissez même mon nom... ce nom de malheur.

DEUXIÈME OMBRE. — De quoi te plains-tu ? En hébreu, ton nom signifie *aimé de Dieu.*

PETER. — Par dérision, sans doute ?

PREMIÈRE OMBRE. — On aurait pu t'appeler Théophile !

DEUXIÈME OMBRE. — Ou Gottlieb ! Et tu es Schlemihl.

PETER. — Schlemihl, c'est-à-dire le guignard qui se casse un doigt en mettant la main à la poche de son gilet. Il suffirait que je m'établisse marchand de cercueils pour que les hommes deviennent immortels.

PREMIÈRE OMBRE. — Il suffirait que tu nous retrouves pour reprendre goût à la vie.

DEUXIÈME OMBRE. — Je ne demande qu'à t'appartenir.

PREMIÈRE OMBRE. — Entends-nous ! C'est ta dernière chance.

PETER. — Il y a déjà longtemps que je l'ai perdue.

PREMIÈRE OMBRE. — Dis plutôt que tu l'as négociée en vendant ton ombre. Et j'étais cette ombre.

PETER. — Oh ! vraiment ! Excuse-moi. Je ne te reconnaissais pas dans l'obscurité.

PREMIÈRE OMBRE. — J'étais l'ombre qui n'a cessé de te servir et de grandir avec toi. L'ombre de ton enfance et de ton adolescence. Ai-je assez flâné, joué, vagabondé près de toi ? Je me suis penchée sur ton pupitre d'étudiant pour tromper l'ennui du travail. Ta première compagne à l'école buissonnière et plus tard à la cour d'amour où Lisbeth tardait à venir, c'était moi. L'ombre des jours en pleine lumière. Et tu m'as livrée.

PETER. — Au prix du bonheur. J'ai su depuis lors que le bonheur n'a pas de prix.

DEUXIÈME OMBRE. — Il est encore temps de le découvrir.

PETER. — Si tu n'es pas une découpure de fantasmagorie, un artifice de lanterne magique, tu sais ce que j'ai tenté pour te retrouver. Je ne demande qu'à te garder.

PREMIÈRE OMBRE. — Non, Peter, nous ne sommes plus faits l'un pour l'autre. Je suis restée telle que j'étais quand tu m'as répudiée. Hélas ! Toi, tu ne te rends pas compte à quel point tu t'es transformé. Tu n'es plus le même, Peter ; tu ne trouverais plus en moi que l'ombre de toi-même et de ton passé. Prends une autre ombre.

DEUXIÈME OMBRE. — A ta disposition.

PETER. — Ainsi tu t'es fait accompagner pour me proposer un échange, et cette ombre...

DEUXIÈME OMBRE. — Si tu le veux, j'aurai pour mission d'épouser ton avenir.

PETER. — Elle est charmante.

DEUXIÈME OMBRE. — J'ai conservé mes illusions et je peux encore sourire.

PETER. — A merveille... ombre de vingt ans avec espérances... Si pas sérieux s'abstenir.

DEUXIÈME OMBRE. — Dès le matin, je sors tirai volontiers en ta compagnie.

PETER. — Avec plaisir. Nous avons été cloîtrés trop longtemps. Je t'emmènerai dans un bouchon sur les bords de l'Elbe — condition que le temps s'y prête — et nous déjeunerons sur la terrasse en saluant les navires de haute mer. Avec la bourse de Fortunatus, je te ferai servir un repas d'archiduchesse. Et si le décor te plaît, je dépenserai sans compter. J'achèterai toute la campagne en guise de corbeille de fleurs. Une corbeille de mariée où je dresserai l'auberge la plus accueillante du pays. Et tiens, je te le promets, j'y passerai ma nuit de noces avec Lisbeth. Ce sera le *Cabaret de la belle ombre.*

PREMIÈRE OMBRE. — Alors... on peut l'appeler ? C'est oui ?

PETER. — L'appeler ? Qui ? Lisbeth ?

PREMIÈRE OMBRE. — Non...

DEUXIÈME OMBRE. — Le docteur Mirolus !

PETER. — Le Doc...

PREMIÈRE OMBRE. — Pour la signature !

PETER. — Je ne me laisserai pas voler une fois de plus par ton vieux souteneur.

PREMIÈRE OMBRE. — Ma parole ! Après m'avoir livrée, il m'insulte. Au nom de quoi ?

DEUXIÈME OMBRE. — De ton âme ! Oh ! Peter pour convenir que tu disposes encore de ton âme, il faut avoir la clairvoyance du Dr Mirolus.

PREMIÈRE OMBRE. — Et sa sensibilité. (*A Peter :*) Dépêche-toi de lui confier ton âme.

PETER. — Assez ! Retournez à vos chaudrons !

PREMIÈRE OMBRE. — Et voilà, l'homme qui ne cessait de gémir après nous : « Mon ombre, ma chère ombre ! »

DEUXIÈME OMBRE. — Il vous perd, c'est une catastrophe et, maintenant, Monsieur ne nous juge pas dignes de son âme.

PETER. — Allez dire à votre maître que je n'entretiens pas les marie-pincettes.

PREMIÈRE OMBRE. — Il l'aura voulu. Tant pis.

DEUXIÈME OMBRE. — D'ailleurs, il ne valait pas tant de peine.

PREMIÈRE OMBRE. — Et le Docteur ne saura pas ce patient malgré lui.

PETER. — Trottez-vous... souris d'hôtel !

DEUXIÈME OMBRE. — Au revoir, Peter...

PETER. — Adieu !

PREMIÈRE OMBRE. — Adieu !

PETER. — Rentrez dans vos trous d'ombres.

Peter, se retournant, s'enfouit la tête dans son oreiller. A droite, apparaît Mirolus. Il claque sèchement des mains, et les deux ombres s'évanouissent dans l'obscurité tandis qu'on entend rire interminablement le docteur Mirolus.

RIDEAU

ACTE III

L'intérieur d'un magasin d'antiquités.

MIROLUS. — Soyez le bienvenu ! Vous êtes on premier client !

LE COLONEL. — Je croyais que votre maison ait été fondée en 1815.

MIROLUS. — Ainsi que l'enseigne en fait i. Mais je viens seulement de la prendre à on compte.

LE COLONEL. — Ah ! Pardon ! Vous n'êtes s M. Conrad Sturm ?

MIROLUS. — Vous avez devant vous son ccesseur. Auparavant, j'exerçais le métier llusionniste.

LE COLONEL. — A première vue, il n'y a cun rapport avec une telle profession et lle que vous avez adoptée.

MIROLUS. — Pas la moindre. Et pourtant ? diable se fait ermite. Un illusionniste peut venir antiquaire. Et puis, les hommes m'ont çu ; ils m'ont enlevé toutes mes illusions.

LE COLONEL. — Je suis entré chez vous ns le but de... mais en fait... je voudrais...

MIROLUS. — Vous asseoir dans ce fauteuil ? *l'invite à s'asseoir.*) C'est une pièce du IIIe. Une conversation. Et, croyez-moi, une nversation dont vous ne ferez pas les frais. ur treize ducats, vous pourrez tenir des opos sans fin sur un meuble de style.

LE COLONEL. — A ne rien vous cacher, je suis pas acheteur.

MIROLUS. — Pas acheteur ? Me serais-je pris sur l'objet de votre visite ?

LE COLONEL. — Oui, je ne suis pas acheteur, is vendeur.

MIROLUS. — Restez assis ! Mais ne me oposez pas un modèle de tasse à café avec ux anses...

LE COLONEL. — Deux anses ?

MIROLUS. — Pour qu'on puisse tenir la tasse indifféremment des deux mains. J'ai déjà refusé ce matin.

LE COLONEL. — On n'a pas le goût de la mystification dans la famille Mollinger.

MIROLUS, *jouant l'étonnement.* — Mollinger ? Seriez-vous le colonel Waldemar Mollinger ?

LE COLONEL. — Vous avez entendu prononcer mon nom ?

MIROLUS. — Il paraît que votre fille a un fiancé cousu d'or ?

LE COLONEL. — Depuis peu de temps ! Ce n'est plus l'or qui lui manque en effet, ce serait plutôt...

MIROLUS. — La place peut-être ? On ajoute qu'il remplit de perles des bassines à confitures, faute de place.

LE COLONEL. — Oui... non... enfin, c'est pour mettre un terme à ces racontars que je viens ici.

MIROLUS. — Personnellement... (*Geste de détachement.*) Je vous ai rapporté ces propos sans leur attribuer la moindre valeur.

LE COLONEL. — J'avais refusé d'agréer M. Schlemihl lorsqu'il n'avait pas un liard... Mais il ne sera pas dit que j'aurai livré ma fille en échange de bassines à confitures, fussent-elles pleines de perles.

MIROLUS. — Mon colonel, voilà des résolutions qui vous font honneur.

LE COLONEL. — J'entends doter Lisbeth, afin de clore le bec aux bavards.

MIROLUS. — Dois-je vous le rappeler ? Je tiens un magasin d'antiquités : non une firme d'assurance sur l'avenir.

LE COLONEL. — Je sais. Mais j'ai chez moi des chefs-d'œuvre d'armurerie. Entre autres le gorgerin et le gantelet du Prince Noir. Accepteriez-vous d'en faire l'expertise ?

MIROLUS. — A votre convenance. Au jour et à l'heure qui vous conviendront.

LE COLONEL, *se levant.* — Immédiatement. Ma fille s'est absentée et je préfère qu'elle ignore ma démarche.

MIROLUS. — Elle n'en saura rien. Je suis trop heureux que vous m'accordiez votre confiance.

Il se dirige vers le mur et retourne un écriteau sur lequel on lit : « Je reviens dans un instant. Prière de m'attendre ».

LE COLONEL. — Vous ne fermez pas ? C'est presque une invite aux cambrioleurs.

MIROLUS. — Je les redouterais si je fermais boutique. Ils supposeraient que je cache des trésors.

LE COLONEL. — Vous conservez pourtant des objets de prix.

MIROLUS. — C'est pourquoi je laisse ouvert : ils croiront que je ne garde que des faux.

Une rumeur monte au loin. On croit percevoir des cris de « Vivat ! Vivat ! Vivat ! »

LE COLONEL. — Vous entendez ? Que se passe-t-il ?

MIROLUS. — Des enfants fêtent sans doute un saint Nicolas avec une fausse barbe et une houppelande en papier de couleur.

Ils sortent. La rumeur devient proche. Bruit de chevaux qui galopent et s'arrêtent soudain. Un claquement de portière. Des pas d'hommes. On entend le roulement d'une berline qui démarre. Et Peter, accompagné de Rudolf, entre brusquement dans le magasin d'antiquités.

RUDOLF. — Ouf ! Quelle équipée !

PETER. — Avons-nous réussi à les dépister ?

RUDOLF. — Le cocher arrêtera la berline au prochain coin de rue.

PETER. — Il aurait mieux valu quitter la ville au galop.

RUDOLF. — Que crains-tu ? Que tes admirateurs te mettent au pinacle ?

PETER. — A moins qu'ils ne me pendent au clocher, afin de mieux m'admirer !

RUDOLF. — Es-tu fou ? Ce qu'ils apprécient, c'est l'aisance avec laquelle tu jettes les ducats.

PETER. — Ils n'en essayaient pas moins d'arrêter la voiture, en criant furieusement : « Au pas ! au pas ! au pas ! »

RUDOLF. — Tu deviens d'une pusillanimité qui m'inquiète. Ils hurlaient : « Vivat ! Vivat ! Vivat ! »

PETER. — S'ils avaient découvert que je suis privé d'ombre, ils m'auraient fait passer de vie à trépas.

RUDOLF. — Cette ombre ! encore elle ! Et te manque tellement ? Pourquoi ne l'as-tu pas rachetée à ton charlatan ?

PETER. — Il m'en demande un prix qui n paraît trop élevé, malgré ma fortune.

RUDOLF. — Avare, à présent ?

PETER. — Non, prudent et réservé !

RUDOLF. — Quant à moi, si j'avais l'espo de revoir Fanny, je ne marchanderais pas.

PETER. — Je tiens encore à mon âme. C m'a dit qu'elle était immortelle.

RUDOLF. — Ainsi le magicien te rendra ton ombre en échange de ton âme ?

PETER. — Il le prétend. Alors, répondrais-t oui ? Ton avis à ce sujet ?

RUDOLF. — Charmant ! C'est un charman sujet de pantomine pour Noël... (*Deux statue figurant des nègres en bois sculpté se dressen de chaque côté de la porte d'entrée, donnan sur le trottoir. Rudolf pose son chapeau su la tête de la statue de gauche et lui laisse so manteau sur le bras en disant :*)... d'un genr à la fois féerique et sentimental !

Peter se défait à son tour de son chapeau et de son manteau qu'il confie au nègr de droite.

PETER. — Bien entendu, tu ne crois pas u mot de mon histoire !

RUDOLF. — Il y a des bornes à la naïveté Ne te mets plus en frais d'imagination. Re pose-toi !

Il s'assied.

PETER. — Si tu savais. (*Il s'assied à so tour.*) A propos, Rudolf, où sommes-nous On ne voit pas souvent le patron de l'établis sement.

RUDOLF, *lisant l'inscription.* — « Je revien dans un instant. Prière de m'attendre ». Et bien ! rien de plus simple : attendons !

Une rumeur semblable à celle pré cédemment entendue augmente rapi dement d'intensité, mais elle rest toujours aussi confuse en se rapprochan Le premier, Peter se dresse, et presqu aussitôt, Rudolf l'imite.

PETER. — Pourquoi suis-je sorti ? Je t'avai prévenu ! Je n'ai plus droit au repos. Rudolf veux-tu regarder qui vient ?

RUDOLF, *il entrebaille la porte et jette un coup d'œil dehors.* — Ne t'inquiète pas ! C n'est qu'une troupe de curieux. Un poussa les précède en s'épongeant le front.

PETER. — De quoi ce guide a-t-il l'air ?

RUDOLF. — Heu ! ma foi ! d'un bon gros !

PETER. — Je me méfie des bons gros. Ce n sont le plus souvent que de fausses rondeurs

RUDOLF. — Cache-toi derrière ce paravent Les voilà !

Peter passe derrière un paravent et montr son visage une dernière fois.

Peter. — Rudolf, as-tu remarqué s'ils ient armés ?

Rudolf. — Silence, élève Schlemihl, au ca- net noir !

Peter, que le paravent séparait de Rudolf, se rend dans la pièce voisine et ferme la porte derrière lui. Le Bourgmestre, Ambrosios Barbeflosh, apparaît alors dans l'encadrement de la porte d'entrée. Il semble arrêter de la main le groupe de curieux qui restent dans la coulisse.

Le Bourgmestre, *du dehors.* — Restez là, s enfants. Je conçois votre impatience et tre nervosité. Mais ne bougez plus jusqu'à n retour. La consigne est la suivante : ordre discipline. Et faites-moi confiance !

Des applaudissements mêlés de : « Oh ! » de déception saluent cette allocution. Lorsqu'ils cessent et que le Bourgmestre entre dans le magasin, Rudolf seul continue à battre des mains.

Rudolf. — Je n'aurai qu'un mot : bravo !

Le Bourgmestre, *se découvrant.* — Je leur rle toujours en ami. Voilà l'explication de réussite.

Rudolf. — Ah ! je me disais aussi ! Vous s très populaire dans le quartier.

Le Bourgmestre. — Et dans toute la ville, je ne crois même pas qu'il y ait dans tout pays un bourgmestre aussi populaire e moi.

Rudolf. — Je n'en doute point. Surtout si us offrez souvent des bibelots à vos admi- strés. On doit vous bénir sous la lampe.

Le Bourgmestre. — En ce moment, je n'ai s le dessein de faire des achats, mais de ndre un hommage. Oui, je sais, nous savons us !

Rudolf. — Le directeur de cette maison est sent. Je ne viens ici qu'en client, monsieur Bourgmestre, et je ne sais pas...

Le Bourgmestre. — Mais si ! mais si ! Il y a qu'un homme pour donner l'exemple ne pareille largesse, en traversant notre le.

Rudolf. — Oh ! vous voulez parler de ces elques pièces de monnaie...

Le Bourgmestre. — Et c'est notre souverain en-aimé, Sa Majesté le roi de Prusse !

Rudolf. — Hein ? Le monarque aurait fait entrée aujourd'hui dans votre cité ?

Le Bourgmestre. — Vous ne l'ignorez int ! On l'a vu pénétrer avec vous dans ce gasin. (*Plus bas :*) Avouez-le, vous n'êtes pas l !

Rudolf. — Non... Je... j'aurais mauvaise ce à nier. Mais croyez-moi, Sa Majesté ne ose pas sous ce toit.

Le Bourgmestre. — Je saurai respecter le otocole, et, si vous me ménagez un entretien...

Rudolf. — Vous tenez absolument à saluer re souverain ?

Le Bourgmestre. — Je m'agenouillerai dès maintenant, s'il le faut !

Il esquisse le geste.

Rudolf. — C'est prématuré. Relevez-vous ! Je ne suis que le premier intendant de Sa Majesté.

Le Bourgmestre. — Ah ! merci.

Rudolf. — Il n'y a pas de quoi.

Le Bourgmestre. — Mes concitoyens brûlent comme moi du désir...

Rudolf. — Qu'ils brûlent en paix ! Vous disperserez d'abord les badauds.

Le Bourgmestre. — Je les disperserai, monsieur l'Intendant. Paternellement, mais fermement.

Rudolf, *d'un air complice.* — Et sachez que vous ne serez pas reçu par le souverain, mais par le comte Pierre.

Le Bourgmestre. — Oh ! monsieur l'Intendant... Mais, monsieur l'Intendant, vous m'aviez promis...

Rudolf. — Comprenez que nous voyageons incognito. Sa Majesté ne sera donc pour vous que le comte Pierre.

Le Bourgmestre. — Entendu !

Rudolf. — A présent, sortez ! mais évitez à tout prix d'intriguer la foule.

Le Bourgmestre. — Je ne fais que sortir et rentrer. Il n'y aura pas le moindre attroupement au dehors !

Rudolf. — Prenez votre temps, monsieur le Bourgmestre. Et n'oubliez pas de nettoyer le trottoir.

Le Bourgmestre sort. Rudolf passe alors derrière le paravent. En constatant l'absence de Peter, il ouvre la porte du réduit où son ami se cache et sifflote pour l'appeler. Peter apparaît.

Peter. — Qu'arrive-t-il ?

Rudolf. — Tu n'as pas entendu ?

Peter. — Pas un traître mot ! Cette porte est capitonnée.

Rudolf. — Allons, tant mieux ! Je serai le premier à te féliciter !

Peter. — De quoi ?

Rudolf. — De ton accession au trône !

Peter. — As-tu trouvé du vin dans un hanap de l'antiquaire ? Hein ? Rudolf, tu es ivre !

Rudolf. — Ivre de joie et je vais t'en donner la raison. Car j'ai l'explication. Tout s'éclaire.

Peter. — A qui le dis-tu ? Je sors d'un réduit sans lumière.

Rudolf. — Ecoute-moi ! Tu n'es pas Peter Schlemihl !

Peter. — Tu crois ? Je me suis trompé jusqu'ici ?

Rudolf. — Probablement. Et tu n'as pas perdu ton ombre.

Peter. — Ah ! Qui suis-je alors ? L'homme au masque de fer ?

Rudolf. — Non ! Tiens-toi bien : le roi de Prusse !

PETER. — Te reste-t-il un verre de Traminer ?

RUDOLF. — Voyons, Peter, sois sérieux. Je n'ai pas bu.

PETER. — Non, non, j'ai compris. Et je suis le roi de Prusse ?

RUDOLF. — Effectivement. Les dadais qui braillaient sur ton chemin ne rêvaient pas de te pendre. Ils t'acclamaient à perdre haleine en te prenant pour Sa Majesté !

PETER. — Merci de me prévenir, Rudolf. Mais de qui tiens-tu ce récit digne de foi ? C'est ton ami le poussah qui t'a communiqué tous ces renseignements ?

RUDOLF. — Lui-même. (*S'inclinant :*) Il est le Bourgmestre de la ville et sollicite une audience auprès de Sa Majesté.

PETER. — Tu l'as accordée ?

RUDOLF. — Instantanément, mais j'ai prévenu ce boute-en-train que Sa Majesté voyageait incognito sous le nom de comte Pierre. Attention !

PETER. — A quoi ?

RUDOLF. — Au Bourgmestre !

PETER. — Il revient déjà ?

RUDOLF. — C'est ton premier jour de sortie. profites-en ! (*Peter et Rudolf prennent machinalement la pose au moment où le Bourgmestre fait sa rentrée.*)... Vous êtes un administrateur avisé. Je compte sur votre discrétion, monsieur le Bourgmestre.

LE BOURGMESTRE, *s'inclinant devant Peter.* — Aucun habitant de la cité ne troublera le repos de Sa Maj... (*Rudolf fronce comiquement les sourcils*)... votre repos ! Nous respecterons les désirs du comte Pierre avec le même empressement que s'ils étaient formulés par le roi de Prusse !

PETER. — Admirable ! Ainsi, j'en suis convaincu, vous comblerez les vœux de l'un et de l'autre.

RUDOLF. — On sait que Sa Majesté tient à voir traiter le dernier de ses sujets comme lui-même !

LE BOURGMESTRE, *prenant son élan.* — En qualité de premier magistrat de cette ville, au nom de l'Assemblée des Echevins...

PETER, *le coupant.* — Ma parole a quelque poids au Conseil de la Couronne.

LE BOURGMESTRE. — Oh! j'en suis convaincu, Maj... (*Rudolf le regarde sévèrement. Il bafouille :*) Monseigneur...

PETER. — Je ne serais pas surpris si vous étiez nommé chevalier de l'Ordre de Clodomir. (*A Rudolf :*) Intendant, pensez-y !

RUDOLF, *réprimant un sourire et notant sur son calepin.* — Proposer pour la croix de Clodomir — d'azur à une ombre de lion rampant — M. le Bourgmestre...

LE BOURGMESTRE, *très vite.* — Ambrosios Barbeflosh. (*Onctueux :*) Le plaisir de vous recevoir m'apparaissait déjà comme une récompense.

PETER. — A cet honneur qui vous est dû, nous ajouterons un présent digne du renom de votre cité. Cent mille ducats vous su... ront-ils ?

LE BOURGMESTRE, *s'étranglant.* — C... cent mille ! Ai-je bien saisi ?

RUDOLF. — Cent mille ducats ! Obligeri... vous le comte Pierre à se répéter ?

LE BOURGMESTRE. — Dieu m'en garde ! non ! c'est plus qu'il n'en faut pour dresser arc de triomphe et tirer vingt et un coups canon !

PETER. — Ferez-vous sonner les cloches la cathédrale entre le roulement du tambo de la ville et la fanfare des sapeurs-pompier

Rudolf hoche la tête avec une expressi de mépris.

LE BOURGMESTRE. — Je m'en porte garan Il ne manquera pas une boule de cuivre notre kiosque à musique et la rosière premier district empruntera sa rougeur l'aurore...

RUDOLF. — Entendrons-nous également folkloriste accrédité du tir à l'arc et le pr sident patenté de l'Académie de la trompe chasse ?

LE BOURGMESTRE. — Assurément !

PETER. — Tant pis !

LE BOURGMESTRE. — Pardon ? J'aurais cru

RUDOLF. — Le comte Pierre attendait votre part un changement de programme.

PETER. — Oui. Votre exposé manque un po d'invention. Je vous aurais offert au besoi deux cent mille ducats.

LE BOURGMESTRE. — Que Monseigneur m'en tienne pas rigueur ! Je reste ouvert à s suggestions !

PETER. — Me promettez-vous que le peup ignorera jusqu'au bout le nom de son bien faiteur ?

LE BOURGMESTRE. — Il m'en coûtera de lui cacher. Mais je n'ai qu'une parole et je m tairai.

RUDOLF. — Le Comte estime qu'on a tro fait de cadeaux au peuple avec son argent.

PETER. — Et je serais heureux s'il reporta sur vous toute sa gratitude.

LE BOURGMESTRE. — En vérité ? Vous m'a cablez de faveurs ! Daignerez-vous me donne aussi vos instructions ?

RUDOLF. — Le Comte Pierre a toujour apprécié la placidité des pêcheurs à la ligne.

LE BOURGMESTRE. — Ils ont malheureu sement tendance à quitter la cité. La rivièr la plus proche est à trente-cinq milles.

PETER. — Il me plairait qu'ils fussent auto risés à pêcher dans les pièces d'eau de jardins.

LE BOURGMESTRE. — Rien de plus ais Monseigneur ! Mais ils ne prendront que de poissons rouges !

PETER. — Rouge, avez-vous dit ? Voilà couleur du vin dont j'aimerais qu'on empliss les pots.

LE BOURGMESTRE. — Tous nos édiles a

rouveront cette distribution de pots de vin ! *e touchant le front avec l'index :*) C'est ôté ! Nous ferons couler le vin rouge aux ntaines.

RUDOLF. — Je crois savoir qu'on ne serait s hostile à l'idée d'organiser un concours de imaces.

PETER. — A condition que vous acceptiez ' l'ouvrir, en ramenant les deux coins de tre bouche à hauteur des oreilles.

Rudolf indique la grimace demandée au Bourgmestre.

LE BOURGMESTRE, *riant à contre-cœur.* — tant enfant, je m'y prêtais volontiers. Mais tte exhibition me paraît contraire à la gnité d'un notable.

PETER. — N'en croyez rien, monsieur le urgmestre. On verra bien que vous n'êtes s un clown de profession.

RUDOLF. — Vous provoquerez le rire quand ême. Et votre adjoint, poussé par l'envie, saiera de vous imiter.

LE BOURGMESTRE. — J'aurais préféré prér un lâcher de pigeons. C'est tellement acieux.

PETER. — Innovez, monsieur le Bourgestre. Innovez sans prévenir. Vous étonnerez univers. (*Brusquement :*) Il me vient une ée !

LE BOURGMESTRE. — Extraordinaire !

PETER. — Hein ? Pardon ?

LE BOURGMESTRE. — Il suffit qu'elle soit tre !

PETER. — Ah !... Voici. Vous devriez prérarer ce soir un feu d'artifice.

LE BOURGMESTRE. — Entendu. Sur la place s Bons-Enfants, voulez-vous ? On y fait ujours flamber les feux de la Saint-Jean.

RUDOLF. — Raison de plus pour changer de écor !

PETER. — Surtout quand vous disposez des caux de l'Hôtel de ville.

LE BOURGMESTRE. — Ne craignez-vous pas s risques d'incendie ?

PETER. — Pas du tout. Je serais même nchanté si vous transformiez votre Hôtel de lle en brasier ardent.

LE BOURGMESTRE. — Monseigneur ! Monigneur ! Nous y conservons la toque Alcysius-le-Balafré, la plume d'oie offerte r la Reine Caroline et...

PETER. — Vous en avez assez dit pour me nfirmer dans mes intentions.

RUDOLF. — Vous ferez exploser l'Hôtel de lle.

PETER. — Il est laid, très laid, monsieur le urgmestre et vous en ferez reconstruire un uf. En verre !

LE BOURGMESTRE. — En verre ? Est-ce aiment nécessaire ?

PETER. — Indispensable. Il faut que chaque ssant soit à même de contrôler les rouages de l'administration. Rien ne vaut une maison de verre.

LE BOURGMESTRE. — En principe, il se peut... mais... jamais l'assurance...

RUDOLF. — Oubliez-vous que le comte Pierre vous donne la sienne ?

PETER. — Et cinq cent mille ducats, payables comptant ! Je veux que vous vous amusiez pour Noël !

LE BOURGMESTRE. — Monseigneur voit de plus en plus grand, c'est un fait !

RUDOLF. — Le fait du prince.

PETER. — Allez, monsieur le Bourgmestre. Et vous, premier intendant, allez avec lui ! Versez-lui l'or dont il a besoin pour son festival !

RUDOLF. — Le coffre de la berline est chargé de ducats. Mais si leur nombre s'avère insuffisant pour régler les frais ?

PETER. — Il ne vous restera qu'à recourir à ma bourse ! (*Il sort le Ko-hi-noor de sa poche.*) Ambrosios Barbeflosh, ce bouchon de carafe est à vous...

LE BOURGMESTRE. — Monseigneur ne l'a peut-être pas remarqué, mais...

RUDOLF. — Mais quoi ?

LE BOURGMESTRE. — C'est un diamant.

PETER. — Je vous fais confiance.

LE BOURGMESTRE. — Maj... Maj... Maj...

PETER. — Je ne paierai jamais trop cher le plaisir que j'attends de vous. L'époque est avare de distractions et le carnaval manque de bras.

LE BOURGMESTRE. — Je vais remettre incontinent votre programme au Comité des fêtes et je l'exécuterai point par point.

RUDOLF. — Rappelez-vous les recommandations du comte Pierre. Il doit rester le mécène inconnu. Du discernement, du doigté, du tact !

LE BOURGMESTRE, *à Peter.* — Je respecterai votre incognito. J'inscrirai sur le livre d'or des Echevins : 500.000 ducats, don anonyme.

Le Bourgmestre s'incline et sort. Dès qu'il a tourné le dos, Rudolf fait la même grimace qu'au début de la scène et se retire à son tour en disant ironiquement :

RUDOLF. — Salut, mon prince !

Peter demeuré seul commence à siffloter. Il manie un bibelot sur un guéridon, met en marche une machine à carton perforé et marque la surprise en constatant qu'elle joue le même air que lui. Après avoir fait quelques pas, Peter tire machinalement le coin d'un châle posé sur un meuble et découvre une penderie où sont accrochées des ombres grandeur nature. Sur chaque ombre, une note explicative.

PETER, *lisant une première notice.* — « Rush Francis, gastronome, assassin. Vendit à

vingt-neuf ans son ombre, remarquable par la variété de ses bourrelets. Perdit son âme, un an plus tard. Avant d'expirer sur l'échafaud commanda son dernier menu lui-même : « Aujourd'hui du cochon et plein de compote de prunes »... (*Après un temps :*)... Fanny John... (*Lisant une autre notice :*) « Peter Schlemihl, étudiant sans ressources. Ayant cédé son ombre en échange de la bourse de Fortunatus. Sujet à revoir... »

Il amorce un geste pour arracher son ombre et la reprendre lorsque le Dr Mirolus entre dans le magasin.

MIROLUS. — Quand le soleil est couché, il y a bien des bêtes à l'ombre !

PETER. — Encore vous ?

MIROLUS. — Je songeais que j'aurais l'agrément de vous revoir.

PETER. — Que venez-vous faire ici ?

MIROLUS. — Ici ? Quelle question ! Ignorez-vous que je me trouve ici chez moi ?

PETER. — La dernière fois que vous m'avez surpris, vous étiez encore prestidigitateur.

MIROLUS. — Je suis devenu depuis marchand d'antiquités. Ce métier vous déplaît ?

PETER. — Le métier, non ! Vous plutôt !

MIROLUS. — Vous vous décidez à me parler en ami ?

PETER. — Je m'adresse à vous sans détours et sans ombre.

MIROLUS. — Il n'y a qu'un instant, — le croiriez-vous ? — je pensais que vous jetteriez un coup d'œil à ma collection.

PETER. — Qu'insinuez-vous là ? J'ai pénétré fortuitement dans ce magasin.

MIROLUS. — Le hasard a servi votre curiosité. Vous êtes entré dans la salle d'attente des ombres.

PETER. — Oui, j'ai déjà repéré la silhouette d'un criminel. Je ne vous félicite pas pour la qualité de vos relations.

MIROLUS. — Je vous connais encore mal, quoique assez pour incliner au découragement. Admettez néanmoins que je classe avec soin. Une notice explicative est jointe à chaque ombre.

PETER. — Il ne m'intéresse pas d'être ainsi admis dans l'intimité de Cartouche ou de La Brinvilliers. Même à titre posthume. J'entends que vous renonciez à l'ombre de Fanny John, je veux que vous me rendiez la mienne !

MIROLUS, *sans tenir compte de l'objurgation.* — En cherchant bien, vous trouveriez dans cette penderie l'ombre d'un homme d'Etat qui vous passionnerait. Mais je ne veux pas trahir le secret professionnel. Mon client vit toujours !

PETER. — Ainsi pendues, ces ombres ont l'aspect de vulgaire silhouettes de tir. Pourquoi leur attribuez-vous tant de valeur ?

MIROLUS. — Pour qui sait voir, ce qui s'appelle voir, le contour d'une ombre dénonce dans l'espace la forme même de l'âme !

PETER. — A votre avis, il n'est donc p indifférent qu'une ombre se tienne droite tombe à la renverse. Et vous pensez que ombres, comme les vêtements, peuvent êt bien ou très mal portées ?

MIROLUS. — Aujourd'hui, très mal. Vo devriez le savoir puisque vous regardiez vôtre quand je suis entré.

PETER. — En tout cas, vous me l'avez rav ainsi que celle de Fanny John et j'exige u restitution.

MIROLUS, *sans souci de ces réflexions.* — faut vous surveiller. Vous avez maigri ? Nou rissez-vous et revenez me voir.

PETER. — Je sais ce que j'ai perdu, ma vous ignorez ce qui vous manque.

Il met la main à la hauteur de la ceintu et tâte la crosse de son pistolet.

MIROLUS, *ayant surpris le manège.* — Atchoum ! Je m'enrhume. Atchoum ! Mo mouchoir serait-il égaré ?

PETER. — Votre esprit, plutôt. Vous auri besoin d'un peu de plomb dans la tête.

MIROLUS. — Il fait vraiment un peu froi Où est le temps où je présentais mon numér le rigaudon infernal ? Je soufflais le feu pa chaque narine : un réel succès !

PETER. — Docteur Mirolus, j'ai comm l'erreur de vous écouter autrefois. Mais je vou le garantis, vous allez vous en repentir.

MIROLUS. — Atchoum, je déteste le froi Avec votre permission, monsieur Schlemihl, vais me couvrir !

PETER. — Couvrez-vous ! Mais couvrez-vou soigneusement !

MIROLUS. — Enfin ! Vous revenez à d meilleurs sentiments !

PETER. — Vous ne vous couvrirez jamai trop pour supporter le froid de la mort.

Au moment où Mirolus lui tourne le do et se coiffe, Peter sort son pistolet. Dè que Mirolus se trouve de nouveau fac à face avec lui, l'homme qui a perd son ombre appuie sur la gâchette et tir un coup de feu. Contre toute attent Mirolus ne s'écroule pas. Il reste debou immobile et toujours souriant.

MIROLUS. — Vous auriez pu gâcher mo réveillon de Noël ! (*Changeant de ton :*) Assassin ! Petit assassin manqué qui tien encore à son âme.

PETER. — Mais... qui êtes-vous ? Qui don êtes-vous ?

MIROLUS, *tenant entre le pouce et l'index l balle qui aurait dû le tuer.* — Un beau joueu qui rend toujours les balles !

PETER. — Répondez-moi ! Que me voulez vous ? Quand cesserez-vous de me choisi comme victime ?

MIROLUS. — Après avoir essayé de me vole vous me tirez dessus à bout portant et vou me traitez de bourreau. C'est comique ! E

goûtant ! Pour la première fois, monsieur hlemihl, j'éprouve un intolérable écœu- ment.

PETER. — Je vous ai raté, j'ignore encore mment, mais vous n'emporterez pas mon bre au paradis.

MIROLUS. — Vous ne vous rappelez pas ? erchez !... L'armet de Mambrin, le couvre- ef qui rend invulnérable.

PETER. — Qu'a-t-il de commun avec cette que de velours ?

MIROLUS. — Vous avez fait feu trop tard... l'avais dissimulé dans la calotte.

PETER. — Un conseil, alors. Ne sortez plus mais nu-tête ou vous regretteriez de n'être s né coiffé.

MIROLUS. — Bah ! J'ai l'habitude des tours de flamme.

On entend au loin deux coups de sifflet.

PETER. — Etes-vous sûr de vous appeler irolus et non Astaroth, Asmodée ou elzébuth ? Finalement, que cherchez-vous i-bas ?

MIROLUS. — Moi ? Vous n'avez pas encore eviné ? Je cherche à m'amuser un peu. (*Un mps.*) J'avais plus d'occasions autrefois. vec vous, j'ai l'impression d'avoir manqué dernière chance.

Plus près, deux nouveaux coups de sifflet.

PETER. — Vous entendez. Ces coups de fflet...

MIROLUS. — Quand je m'absente, à tout asard, je préviens la police...

PETER. — Illusionniste, antiquaire, indi- ateur... Votre personnage se complète.

MIROLUS. — Ai-je tort ? On assassine avec eaucoup d'aisance aujourd'hui.

Au loin, deux coups de sifflet.

PETER. — Vous avez l'intention de me faire rrêter ? Naturellement.

MIROLUS. — Pas un instant. Ce serait un rime de lèse-majesté.

PETER. — Que me chantez-vous là ?

MIROLUS. — Ce qu'on chante aux carrefours. os oreilles ne bourdonnent pas ?

PETER. — Non, je n'ai pas quitté votre agasin.

MIROLUS. — On m'a certifié que le monarque e ce pays s'était installé dans mes meubles.

PETER. — Oh ! ce n'est qu'un bruit qui court. Grâce à vous, j'ai tant puisé dans la bourse e Fortunatus qu'on m'a pris pour le sou- erain.

MIROLUS, *hochant la tête.* — Je le savais, ais vous tomberez d'accord avec moi, onsieur Schlemihl. Quelle bêtise !

PETER. — Auriez-vous l'intention de me arler en particulier ?

MIROLUS. — En particulier et en général. eur bêtise — il est vrai que j'y aide un peu — la bêtise des hommes passe mes espérances.

Une explosion fait trembler les objets et secoue les vitres. A cette explosion succède en coulisse un tumulte de cris, de craquements et de détonations.

RUDOLF, *entrant.* — Majesté ! (*Feignant de s'excuser :*) Peter, c'est inouï !

PETER. — Tu peux le dire. Il y avait de quoi nous faire sauter tous !

Rudolf esquisse une moue et se tourne vers Mirolus.

RUDOLF. — Monsieur le magicien, nous vous avons battu sur votre propre terrain.

MIROLUS. — J'en doute un peu, mais je suis docile et je ne demande qu'à m'instruire !

RUDOLF, *à Mirolus.* — Vous, vous ne savez qu'empocher des ombres ou provoquer l'apparition d'un poney. Nous... (*Geste de la main.*) Pfuff !!!

MIROLUS. — Pfuff ! C'est très net !

PETER. — Comment : pfuff ?

RUDOLF. — Pfuff ! Pfuff ! Pfuff ! Nous avons fait disparaître en un clin d'œil un hôtel de ville !

PETER. — Tu veux rire ? Il n'y a pas cinq minutes que le Bourgmestre nous a quittés.

RUDOLF. — C'est un serviteur empressé. Mais, je le reconnais, la soudaineté de l'explosion m'a surpris.

MIROLUS, *riant brusquement.* — Ha !

RUDOLF. — Pourquoi riez-vous ?

MIROLUS. — Ha ! Ha !

PETER., *à Rudolf.* — Ne t'inquiète pas. C'est son tic.

MIROLUS. — Ha ! Ha ! Ha !

RUDOLF. — Toujours est-il que cette explosion a fait sauter le toit de l'Hôtel de ville et l'édifice est en train de flamber avec l'allégresse d'un feu de joie. Peter, il ne nous reste plus qu'à partir !

Mirolus, en écoutant ces explications, vient d'ouvrir un tiroir : il y prend un paquet et le tend à Rudolf.

MIROLUS. — Attendez ! Je crois que vous étiez assez lié avec Mlle Fanny John ?

RUDOLF. — Jusqu'au jour où je l'ai perdue et je la cherche en vain depuis trois mois.

MIROLUS. — Voudriez-vous avoir l'obligeance de lui remettre ce paquet ?

PETER. — Mais puisqu'il vous dit qu'il ignore encore son adresse !

MIROLUS. — Elle est inscrite sur ce carton. (*A Rudolf :*) Hâtez-vous de vous y rendre ! (*Il lui remet le paquet.*) Et joyeux Noël !

RUDOLF. — Quoi ? (*Geste vague de Peter*) J'y vais ! (*A Mirolus :*) Mais gare à vous si vous m'avez pris pour votre bouc émissaire !

MIROLUS. — On n'est pas plus aimable et vos compliments me touchent au cœur. Merci ! Mais rassurez-vous. (*Regardant Rudolf :*) J'ai décidé de rester bon diable ! Même au milieu des imbéciles confirmés, (*Fixant Peter :*)... des

apprentis voleurs et des criminels à la manque...

RUDOLF. — Diable ou non, si vous m'avez trompé, je vous noie la tête dans un bénitier.

Il sort.

MIROLUS. — Délicieux, votre ami ! (*Peter regarde sans mot dire.*) Vous ne devineriez jamais ce que contient ce paquet ? (*Peter garde obstinément le silence.*)... L'ombre de Mlle Fanny John ! (*Peter se contente de hausser les épaules.*) Et maintenant, je vais vous rendre la vôtre !

PETER, *sursautant.* — Hein ? (*Changeant de ton :*) J'oubliais. Une fois de plus, vous vous amusez.

MIROLUS. — J'ai précisément fini de rire. Un instant d'immobilité.

PETER. — Que complotez-vous ?

MIROLUS, *avec l'autorité d'un magnétiseur.* — Je le veux !

Peter s'immobilise et Mirolus, en se plaçant derrière lui, dessine la silhouette de son corps avec ses gestes d'hypnotiseur. Lorsqu'il s'écarte, afin d'apprécier le résultat, l'ombre de Peter se détache à nouveau sur le mur. Peter, stupéfait joue craintivement avec son ombre.

PETER. — Mais... je... je ne veux pas !

MIROLUS. — Comment, vous ne voulez pas ?

PETER. — Laissez-moi ! cessez de me tourmenter !

MIROLUS. — Que vous êtes décevant ! Vous m'avez supplié de vous rendre votre ombre. Eh bien ! Vous l'avez. Ne continuez plus à gémir.

PETER. — C'est que... je... je... je n'en crois pas mes yeux, docteur Mirolus.

MIROLUS. — J'ai changé de procédé. Mais c'est bien votre ombre.

PETER. — Et vous n'avez rien pris en échange ?

MIROLUS. — Absolument rien, vous pouvez le constater. Rien dans cette enveloppe, rien dans les mains, rien dans les poches.

PETER. — Vous ! Vous m'avez restitué mon ombre ! Vous ne la jugez plus digne de figurer dans votre musée ?

MIROLUS. — Non, je suis las de voir la vie en noir.

PETER. — Sincèrement ? A quoi dois-je attribuer cette crise de bonté ?

MIROLUS. — Je vous l'ai dit : à l'amertume, au mépris, au dégoût.

PETER. — Voilà donc l'explication de votre mansuétude.

MIROLUS. — Mais ne vous méprenez pas sur mes intentions. Vous seriez déçu.

PETER. — La bourse de Fortunatus est toujours à votre disposition !

MIROLUS. — Je m'en moque. Et de votre ombre. Et de votre âme. Elles ne valent pl la peine qu'on se baisse pour les ramasser.

PETER. — Je vous dois des remerciement docteur Mirolus. Ne posez pas quand mêm au professeur de moralité. Il y aurait l'abus !

MIROLUS. — Moi ? Que puis-je faire, sinc prêcher la morale quand les hommes o touché le fond de la sottise et de l'avili sement.

PETER. — Et vous avez fait cette découver aujourd'hui ?

MIROLUS. — Non. S'il est le dernier, vot exemple, hélas ! n'est point le seul. Sa parler de M. Thomas John, je n'en finira pas de citer des cas d'une pareille actualit Tant et si bien que je ne peux plus fermer le yeux ! Il m'est interdit désormais de conserve la moindre illusion.

PETER. — N'avez-vous pas suffisamme illusionné le monde ?

MIROLUS. — Il n'y a qu'un instant, rappelez vous, vous avez essayé de me tuer. Voici pou l'avilissement. Quant à la sottise, il suffit, pou être édifié, d'évoquer le comportement d'Am brosios Barbeflosh. A propos, cette soirée d gala vous a coûté ?

PETER. — Cinq cent mille ducats.

MIROLUS. — Vous voyez. Cinq cent mill ducats vous ont permis de mettre une vill sans dessus dessous, en un tournemain. En y mettant le prix, vous auriez pu vous offri une guerre.

PETER. — Vous avez des remords ?

MIROLUS. — J'aurais dû m'en aviser plus tôt. Acquérir une ombre ! Acheter une âme ! Ineptie ! En distribuant simplement d l'argent, j'aurais rempli ma mission sans effort.

PETER. — Vous pouvez faire encore l'au mône.

MIROLUS. — Ah ! quand je songe au passé...

PETER. — Le vôtre ? Il ne vous paraît pas un peu sombre ?

MIROLUS. — Il était exaltant. J'ai connu, moi qui vous parle, une époque où l'on découvrait des zones de pureté, des clairières de grâce. Aujourd'hui, je ne vois que dégradation officielle, abjection spontanée. Il ne reste rien à pourrir. (*Plus bas :*) Je me sens guetté...

PETER. — Par quoi, seigneur ?

MIROLUS. — Par le chômage !

PETER. — A vous entendre, on vous croirait prêt à fonder des prix de vertu pour garder toute sa valeur au péché.

MIROLUS. — Pourquoi pas ? Ma carrière est remise en question. Depuis quelque temps, monsieur Schlemihl — mais ne souriez pas — je me demande...

PETER. — Où voulez-vous en venir ? Que vous demandez-vous, docteur Mirolus ?

MIROLUS. — Je me demande ce que fait Dieu !

Un temps.

ETER. — Quelle question ! Vous le consez ?

IROLUS. — Depuis toujours. Mais je l'ai u de vue. Et les hommes aussi. Malheuement !

ETER. — Cette constatation devrait vous r ?

IROLUS. — Elle me révolte. J'ai presque e de créer une société de Philanthropie, foyer de la Vierge, ou une mutuelle des elots.

ETER. — Vous plaisantez.

IROLUS. — Moins que jamais. Réfléchissez ! sentiers de la vertu deviennent déserts. 'y a plus un passant à détourner du droit nin. Il ne me reste donc aucun rôle à r, sauf celui de bienfaiteur de l'humanité.

ETER. — Une telle conversion surprendra. je vous sais gré de m'en avoir fait iter le premier.

IROLUS. — Vous vous réjouissez peut-être eu tôt.

ETER. — Je ne crois pas. Je compte épouser eth Mollinger demain. Et si j'osais vous sser une prière...

IROLUS. — Au point où j'en suis, ne vous z pas !

ETER. — Je vous prierais d'être le premier on d'honneur à mes noces !

IROLUS. — Soit. On ne m'invitait jusqu'ici ux enterrements. Vous m'accusez certaient d'ailleurs d'être l'artisan de votre rtune ?

ETER. — Oh ! Sans doute avez-vous comcé par m'éprouver. Mais vous venez de tre le comble à mes vœux.

IROLUS. — Monsieur Schlemihl, vous aurez gé d'opinion avant Pâques !

ETER. — Pourquoi ? Me prenez-vous pour ire des ingrats ?

IROLUS. — En quatre mois, vous aurez eu emps de méditer. Vous découvrirez que, si eth avait l'air d'un oiseau de Paradis, la elle de Mme Schlemihl est celle d'une uche !

ETER. — On n'est pas plus galant !

IROLUS. — Quant à votre ami...

ETER. — Rudolf ? Il ne rêvait que de Fanny n...

IROLUS. — Dans l'absence, il en rêvait . Dès qu'il aura partagé sa vie, il primera plus qu'un désir : retrouver la me de son rêve et lui donner un autre .

ETER. — On peut décidément compter sur e bonté.

IROLUS. — Parfaitement. Je serai bon, très . Je serai même exactement bon, dans oir que mon prochain devienne pire !

ETER. — Voilà donc votre dernier calcul ! s m'avez rendu mon ombre...

IROLUS. — Afin de compléter votre ouette et de tenir mon rang. Cette ombre s permettra de retrouver la considération que vous méritez sans vous cacher dans votre demeure ou sans vous travestir en souverain. Je vous ai restitué votre ombre, et, demain, grâce à la bourse de Fortunatus, vous provoquerez naturellement, ouvertement, superbement, autant de ravages qu'un empereur. Ah ! je vous garantis que l'idée du suicide ne m'effleurera plus, même en vain ! Vous ferez rouler les ducats, pour le bonheur de l'humanité. La bienfaisance ouvrira partout ses comptoirs. Le chapeau sera haut-de-forme, la tête à claque, le galon en bordure et la main sur le cœur. On aidera le nourrisson à devenir un homme et le vieillard à le demeurer. Je vois d'ici l'ère de vertu qui s'annonce avec ses aspirants à la sagesse et ses candidats à la sainteté ! Les innocents ! Ils s'imagineront que, vous ou moi, nous facilitons leur entrée au ciel, en leur délivrant des billets de faveur. Ils entreverront le paradis sur la terre et hop ! Je les ferai choir d'autant mieux qu'ils tomberont de plus haut ! Quel programme !

PETER, *rêveur.* — Oui. Vous ne manquez pas de vues d'avenir !

Le Dr Mirolus aperçoit Lisbeth et son père à travers la vitrine du magasin.

MIROLUS, *à Peter.* — Voulez-vous me tourner le dos une minute et considérer ce tableau ? Vous suivrez avec plus d'intérêt la conversation.

PETER. — Quoi ? Bon ! Je ne veux pas vous désobliger. (*Se retournant :*) N'en profitez pas pour découper mon ombre !

MIROLUS. — Une fois n'est pas coutume... (*Lisbeth et le Colonel entrent dans le magasin.*) Entrez, mon colonel. M'apportez-vous l'armure du Prince Noir ? (*S'inclinant devant Lisbeth :*) Mademoiselle Mollinger.

LE COLONEL. — Vous vous connaissez ?

LISBETH, *à Mirolus.* — J'ai l'impression de vous avoir déjà rencontré !

MIROLUS. — Chez Thomas John. Souvenez-vous ! Vous vous étiez piquée au doigt avec une épine de rose... (*Au colonel :*) A qui dois-je l'honneur ?

Lisbeth s'aperçoit de la présence de Peter sans être sûre de le reconnaître.

LE COLONEL. — Voici. Je viens de rencontrer mon ami, M. Ambrosios Barbeflosh...

MIROLUS. — Le Bourgmestre ?...

LE COLONEL, *plus bas.* — Il m'a confié que Sa Majesté vous honorait de sa visite. Et j'aurais aimé saluer le souverain que j'ai servi si longtemps.

Lisbeth regarde alternativement Mirolus et la silhouette de Peter avec étonnement.

MIROLUS. — Mon établissement n'est pas un hôtel à l'enseigne du « Grand Monarque ». Il s'agit probablement d'un malentendu.

Le colonel constate la présence de Peter, le prend pour le monarque et suppose que Mirolus lui cache la vérité.

LE COLONEL. — Je ne voudrais point paraître indiscret... (*Murmurant :*) Mais, je ne me trompe pas... cette silhouette est bien celle de...

Peter se retourne et s'incline devant Lisbeth et le colonel, en souriant.

LISBETH. — Peter !

Elle lui saute au cou.

LE COLONEL. — Lisbeth !

PETER. — Lisbeth ! (*La grondant avec gentillesse :*) Attention, Lisbeth, vous marchez sur mon ombre !

LISBETH, *doucement.* — Oh ! tant pis. Je la repasserai. Mais, dis-moi, Peter... (*Se dégageant :*) Dites-moi, monsieur, où l'aviez-vous cachée ?

PETER. — Elle était un peu lasse de vivre avec moi. J'espère que vous serez moins vite fatiguée.

MIROLUS. — Mon colonel, avez-vous toujours l'intention de négocier l'armure du Prince Noir ?

LE COLONEL. — L'armure du Prince Noir ? (*Coup d'œil à Lisbeth et à Peter :*) Je vais plutôt signer un autre contrat. (*A Peter :*) Il était temps !

PETER. — Vous m'aviez donné trois jours pour retrouver une ombre qui m'aille b J'ai pensé que rien ne vaudrait la mienne.

LE COLONEL. — Il faudra sans doute un différer le mariage.

LISBETH ET PETER, *ensemble.* — pourquoi ?

LE COLONEL. — Cette fête de Noël a l d'un jour de Cendres. On vient d'embra l'Hôtel de ville, et la salle des cérémonies en flammes !

LISBETH. — Je n'attendrai pas qu'on l reconstruit. Je ne tiens pas à me marier d cette ville. Et vous, Peter ?

PETER. — Moi ? Je serais même enchanté changer de pays. Le plus tôt serait le mie Nous pourrions partir dès ce soir.

MIROLUS. — Le temps de fermer la bouti et je vous suis.

LE COLONEL. — A titre d'antiquaire d'illusionniste ?

PETER, *à Lisbeth.* — De garçon d'honne Je l'en ai prié !

LISBETH, *à Mirolus.* — Vous ne m'escar terez pas avant d'arriver à l'autel ?

PETER. — Grâce au ciel ! (*A Mirolu* Pardon ! (*A Lisbeth :*) Le Dr Mirolus promis de ne plus faire le diable à quatre

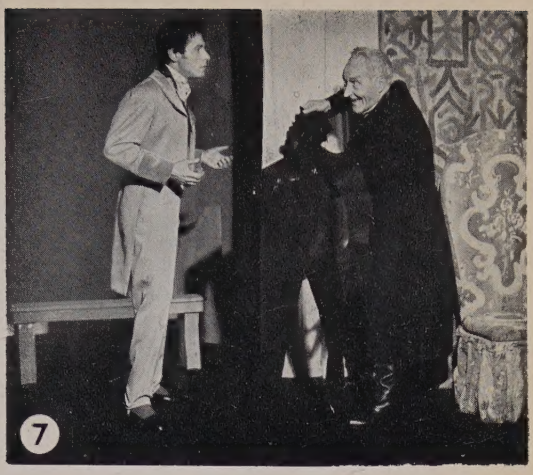
MIROLUS. — Je serai si doux que vous au l'impression d'être accompagné par l'agn pascal... (*Riant brusquement :*) Ha !...

LISBETH, LE COLONEL ET PETER, *se retourna* — Ha ! Ha ! Ha !

LE COLONEL ET PETER, *tapant dans le dos Mirolus.* — Ha ! Ha ! Ha !

RIDEAU

Peter Lisbeth



Peter Mirolus

LISBETH. — *Vois, Peter ! le ciel s'éclaircit : il ne veut pas qu'il y ait le moindre nuage entre nous.* (ACTE II.)

PETER. — *Je finirai par croire que vous n'êtes pas un prestidigitateur mais le diable en personne.* (ACTE II.)

PETER. — *Allez dire à votre maître que je n'entretiens pas les marie-pincettes.* (SECOND INTERMÈDE.)

RUDOLF. — *Ainsi le magicien te rendrait ton ombre en échange de ton âme ?* (ACTE III.)

LE COLONEL. — *Mais je ne me trompe pas... Cette silhouette est bien celle de...*
LISBETH. — *Peter !* (ACTE III.)

(Photographies Lipnitzki)

1re ombre Peter 2me ombre

Rudolf Peter

Lisbeth Le colonel

"L'HOMME QUI A PERDU SON OMBRE"

DEVANT LA CRITIQUE

TOUTES les vicissitudes de la politique n'ont pu empêcher qu'il existe, depuis le début du XIXe siècle, un vaste pays romantique, seconde patrie commune aux poètes français et allemands. En 1811, La Motte-Fouqué publiait *Ondine* ; en 1827, Chamisso faisait paraître son *Histoire merveilleuse de Peter Schlemihl*. N'est-il point significatif que ces deux écrivains allemands soient l'un de descendance française et l'autre né au château de Boncourt, en Champagne ? Une idéale société de leurs amis réunirait Nerval, Apollinaire, Alexandre Arnoux, Giraudoux, qui magnifia la légende d'*Ondine*. Parmi eux s'inscrit Paul Gilson : le conjurateur de *Ciné-magic* s'est inspiré du récit de Chamisso pour porter *L'Homme qui a perdu son ombre* sur la scène des Mathurins.

Il n'en a point altéré la donnée fantastique : Peter l'impécunieux, épris de Lisbeth, la fille du riche colonel Mollinger, consent à vendre son ombre au docteur Mirolus qui lui remet, en échange, l'inépuisable bourse de Fortunatus. Sur ce thème, Paul Gilson a brodé d'ingénieuses variations. Passant avec aisance du réalisme à l'insolite, les dialogues de ces trois actes et de leurs deux intermèdes sont vraiment ravissants.

RENÉ LALOU,
dans *Les Nouvelles Littéraires*.

PRESQUE aussi illustre que *Candide*, et mille fois moins lu, le conte de Chamisso, *Peter Schlemihl*, oppose une certaine résistance aux raisons raisonnantes, à toutes celles qui résistent au symbole. M. Paul Gilson ne manque vraiment pas de courage... Il a transporté ce conte à la scène... Et un petit théâtre a osé monter cette adaptation, qui est délicate, d'un langage sûr et juste, et pur...

En outre, poète lui-même, d'une essence rare, poète difficile, il a pu étoffer le thème proposé par Chamisso, y adjoindre des épisodes, et une conclusion optimiste. Sans trahir son ancien. Il n'y a que des compliments à lui prodiguer pour tant d'art et de conscience...

L'histoire de Peter est une histoire romantique. Car entre les cent définitions qu'on peut donner de la doctrine, il y aurait celle-ci : le classicisme (français, surtout) conçoit l'homme en général, l'homme type, dont les traits sont ceux du plus grand nombre ; le romantisme, l'homme d'exception, le solitaire, le génie inaccessible aux foules... Ils étaient alors des centaines à se croire uniques, à se hisser à la pointe de l'Everest. Alexandre Arnoux a raison de comparer Peter Schlemihl à Nerval. On pourrait dire Rimbaud, et tous les « maudits ».

Peter, sans son ombre, c'est Ondine hors de l'eau, parmi les hommes sans nageoires, sans branchies... Peter est une [illegible] suite aux lois de la nature, [illegible] habitudes. Il est, sans cal[illegible] anticonformiste. D'où ses mé[illegible] ventures. Et Lisbeth, sa dou[illegible] Lisbeth, nous entendons son [illegible] d'épouvante quand, sur la [illegible] rasse au clair de lune, en pl[illegible] duo d'amour, elle s'aperçoit que l'ombre de Peter n'est pas auprès de la sienne. Mélisande en eût été aussi étonnée dans le parc, près de la fontaine des aveugles.

ROBERT KEMP,
dans *Le Monde*.

PLUS que le *Robinson Suisse* ou *Vingt mille lieues sous les mers*, le conte de Chamisso, *Peter Schlemihl*, enchanta mon enfance. J'en revois encore les illustrations à la Gustave Doré et il me suffit de fermer les yeux pour sentir le relent un peu suret qui montait du papier piqueté de tâches de rousseur. Je me souviens de l'angoisse qui me prenait, seul dans ma chambre, et que, debout, en chemise de nuit, je vérifiais en tremblant si mon ombre, projetée par la lampe, vacillait bien sur le mur.

L'histoire de ce Peter, qui vendit son ombre au docteur Mirolus contre la bourse inépuisable de Fortunatus, demande à être maniée avec [illegible] infinie délicatesse.

Par bonheur, M. Paul Gils[illegible] qui a transporté ce conte à [illegible] scène, est un véritable poète.

MAX FAVALELLI,
dans *Paris-Press*.

LE mérite essentiel de l'ad[illegible] tateur, M. Paul G[illegible] sa plus parfaite [illegible] c'est, en même temps qu'il [illegible] laissait libres de rêver à no[illegible] guise à l'entour du thème fo[illegible] damental (ou des multip[illegible] thèmes) issus, naturellement [illegible] l'action elle-même, de l'ave[illegible] concentrée, animée, diversifi[illegible] de façon toujours ingénieus[illegible] vivante et dramatique ; faisa[illegible] alterner les « scènes d'ense[illegible] ble » d'une si pittoresque save[illegible] et unique, et les scènes intim[illegible] où l'on voit le héros s'expos[illegible] à décevoir, à effrayer, à perd[illegible] peut-être l'ami et la seu[illegible] femme chers à son cœur. L[illegible] unes et les autres graduée[illegible] nuancées et dialoguées avec u[illegible] finesse, une élégance de form[illegible] et de pensée, une délicatesse [illegible] touche, dénonçant un écriva[illegible] dramatique de haute et pu[illegible] lignée, et l'apparentant au[illegible] meilleurs « dialogueurs class[illegible] ques de chez nous. Il a été [illegible] il faut bien le dire, servi « [illegible] miracle » (c'est le cas de le dir[illegible] par le décorateur M. May[illegible] maître de l'art de créer un[illegible] atmosphère à la fois désuèt[illegible] baroque et fantomatique, bie[illegible] dans le ton, l'époque de [illegible] pièce ; par la mise en scène [illegible] Marchat et Oettly (d'après [illegible] regretté Marcel Herrand) ; [illegible] par des interprètes faisa[illegible] merveilleusement corps et e[illegible] prit avec leurs personnages [illegible] M. Oettly, impressionnant dél[illegible] gué du démon (un démon d[illegible] venu à la fin un assez bo[illegible] diable) ; M. Jean Vincy, u[illegible] Peter Schlemihl d'une ardent[illegible] sincérité naturelle (il faut r[illegible] tenir le nom de ce jeune com[illegible] dien, dévolu, je crois, à un b[illegible] avenir) ; M. Vaguer, prestigieu[illegible] ombromane ; MM. Missa[illegible] Choisy, Vissières, Forget ; [illegible] spirituelle et sensible Mlle Fra[illegible] çoise Fleury.

EDMOND SÉE
dans *Paris-Normand*.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 1er trimestre 1954